

P. D'HÉROUVILLE S. J.

Une Vocation d'Apôtre

LA JEUNESSE

DU

VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR

Préface par S. E. Monseigneur A. de la VILLERABEL

Archevêque de Rouen

Illustrations par R.-R. de CONIAC

**LES PRESSES BRETONNES
SAINT-BRIEUC**

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2021

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA JEUNESSE
DU
VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR

DU MÊME AUTEUR :

Le R. P. de Sesmaisons, Paris, Beauchesne.

Vingt-cinq ans chez les Peaux-Rouges (le P. G. Le Fer de la Motte),
2^e édition, Paris, Tournai, Casterman.

Les Missions des Jésuites au Canada (xvii^e et xviii^e siècles), Paris,
Bureau des « Etudes ».

A la campagne avec Virgile, 2^e édition, Paris, « Les Belles Lettres ».

La Bonne Armelle, Toulouse, Apostolat de la Prière.

NIHIL OBSTAT :

Quimper, 28 janvier 1931.

E. LE PROVOST, S. J.

IMPRIMATUR :

Brioci die 24^a Maii 1931.

† FRANÇOIS-JEAN-MARIE,
Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

« Soumis d'avance à toutes les décisions de l'Eglise, l'auteur déclare n'employer l'épithète de saint et autres termes semblables que dans leur acception commune ».

LETTRE-PRÉFACE

de Son Excellence

Monseigneur André DU BOIS DE LA VILLERABEL

Archevêque de Rouen, Primat de Normandie



MON RÉVÉREND PÈRE,

En tournée de visites pastorales dans l'archiprêtré du Hâvre, je lis les épreuves de votre livre sur le Père Maunoir. Bien que placé, par mes occupations, dans de mauvaises conditions pour porter un jugement sur lui, à tête reposée, cependant mon ardente admiration pour nos missionnaires bretons du xvii^e siècle l'emporte sur mille autre soucis. Recevez donc mon merci le plus sincère pour avoir tracé le portrait de l'enfant, du jeune homme, du religieux marqué par Dieu du signe miraculeux d'une vocation extraordinaire.

La Bretagne vit encore de l'empreinte de ces ardents apôtres que furent le P. Quintin, Michel le Nobletz, le P. Maunoir, Jean Leuduger, Grignon de Montfort. Quand nous la voyons par moments fléchir, sous les influences dissolvantes du siècle, nous consultons l'horizon pour apercevoir la silhouette d'un homme de Dieu, à la hauteur de ces géants.

Et voici qu'après d'autres, et sous une forme nouvelle et vivante, vous arrachez aux ombres du passé la figure du Père Maunoir, afin que revive son esprit et que son œuvre ressuscite.

Un jour, venant de Rostrenen, j'arrivai au sommet de ces collines que nous nommons des montagnes et qui dominent Plévin, la dernière demeure du Père Maunoir. A mes pieds s'étendait, comme une carte de géographie d'une large étendue, le diocèse de Quimper. L'atmosphère transparente permettait à ma vue de s'étendre au loin, si je ne me trompe jusqu'à la rade de Brest. Des trains passaient dans les campagnes, les uns dans un sens, les autres dans une direction différente. Ainsi, du haut du sommet de sa gloire, Dieu domine nos activités humaines. Un jour, Il s'émut du sort de ce pays et suscita Michel le Nobletz qui lui-même adressa au jeune professeur du collège de Quimper l'appel de Jésus : Viens et suis-moi.

Sous leur action, ces vallées, ces coteaux, ces campagnes si variées, cette race si caractéristique se transformèrent, comme sous un souffle créateur. La grâce de l'Esprit Saint changea les cœurs et le pays lui-même en fut transfiguré. Maintenant, il garde un peu de cette âme que nous admirons et aimons, l'âme traditionnelle de nos pères, qui leur fut insufflée par ces apôtres.

Si la cause du Père Maunoir traîne encore dans la pru-

dente Cour de Rome, votre livre suscitera beaucoup d'amour pour votre héros et, par conséquent, beaucoup de prières. Voilà pourquoi je souhaite qu'*Une vocation d'apôtre, la jeunesse du Vénérable Père Maunoir* trouve beaucoup de lecteurs et les fasse tomber à genoux, afin que toute difficulté s'évanouisse, que la pleine clarté éclaire les esprits des juges de sa mémoire et qu'il prenne la place que nous envions tous pour lui, comme pour son maître et son père, Dom Michel le Nobletz.

La Haute-Bretagne, aussi bien que la Basse, y trouvera des motifs de s'attacher à lui, car il est né, comme le Bienheureux Grignon de Montfort, dans le diocèse de Rennes, presque aux confins du diocèse d'Avranches, à la fois si normand et si proche parent, par ses coutumes et son aspect, de la province voisine.

Son enfance bénéficia de toutes les réserves de foi et de piété de cette région, pour les porter un jour à une autre, amplifiées par la vocation divine et les dons extraordinaires de l'Esprit Saint. Fervent parmi les meilleurs au noviciat de la Compagnie de Jésus, il s'y prépara sans le soupçonner à l'étonnant avenir qui l'attendait.

Mais ici permettez-moi un souvenir personnel. Un jour, au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, je trouvai, dans la bibliothèque ouverte aux clercs, en un vieux bâtiment de la cour d'entrée, la *Vie de Michel le Nobletz*, sous une bonne

et solide reliure du XVIII^e siècle ; je la lus avec avidité et restai sous l'impression de ces scènes émouvantes que vous avez décrites. Le Père Maunoir est appelé mystérieusement par le grand missionnaire. Le Père Bernard lui commente le sens de cet appel. Mais la langue l'arrête. Il ne parle pas breton. A Ty-Mamm-Doué, l'humble chapelle de la Sainte Vierge qu'il invoquait avec tant de confiance, le jour de la Pentecôte 1631, quelque peu des merveilles de la colline de Sion se renouvelèrent pour lui. Il n'avait que vingt-cinq ans.

Ah ! vraiment quand nous lisons cette histoire, tout pessimisme nous est interdit. L'avenir de l'Europe nous effraie quelquefois, quand nous envisageons les révolutions et les guerres possibles. Dieu qui suscite à leur heure des saints éveillera peut-être quelque jour la sainte légion des hommes qui feront la rénovation spirituelle de nos contemporains, comme Maunoir et les autres opérèrent la renaissance religieuse du XVII^e siècle. En créant en nous cet optimisme confiant, cette foi en la divine Providence, votre livre, mon Révérend Père, préparera peut-être en quelques âmes le terrain propice aux complaisances divines.

En terminant, mon Révérend Père, comme Breton et comme archevêque de Rouen, j'éprouve une double fierté, en songeant que le Père Maunoir a fait son second noviciat à Rouen, sous la direction du Père Ayrault, ancien compa-

gnon d'études de saint Louis de Gonzague, ancien dirigé de saint Robert Bellarmin.

Mes diocésains excuseront et partageront mon admiration très bretonne pour le Père Maunoir, parce que notre chère Normandie recueillit les prémices de ses prédications.

Croyez bien, mon Révérend Père, à mes sentiments cordialement dévoués en N. S.

† ANDRÉ,
Archevêque de Rouen.

AVANT-PROPOS

Pour les Bretons, toujours fidèles dans la reconnaissance, l'année 1930 restera marquée par le tricentenaire de l'arrivée en Cornouailles du Vénérable Père Julien Maunoir. C'est en effet vers la fin d'août 1630 qu'il vit Quimper pour la première fois. Ce contact de l'apôtre avec le pays qu'il devait instruire et sanctifier pendant un demi-siècle est certes une grande date dans l'histoire religieuse de la Bretagne ; aussi, par la parole et la plume, ce souvenir glorieux a-t-il été mainte fois rappelé depuis quelques mois (1).

Non que le « Vincent Ferrier du XVII^e siècle » ait jamais manqué d'historiens ; aussi n'est-ce pas faire œuvre absolument nouvelle que d'entreprendre une biographie, partielle ou totale, de ce grand homme. Comme son tombeau ne cesse d'attirer les visiteurs, sa mémoire est toujours aussi vivante qu'au lendemain de sa mort, quand le Père Paris, son Supérieur, fixait à grands

(1) « Vos deux apôtres insignes du XVII^e siècle, l'apôtre en breton, Maunoir, et l'apôtre en français, Montfort, tous deux fils de votre diocèse et destinés à monter sur les saints autels, auraient reconnu en lui l'héritier de leur zèle et de leur confiance en la Sainte Vierge, capable comme eux de convertir les pécheurs les plus invétérés. » (Sa Grandeur Monseigneur Duparc, dans l'Oraison funèbre du Cardinal Charost, 16 décembre 1930, p. 6, 7.)

traits, dans une importante circulaire, la physionomie de l'apôtre proclamé saint par la « voix du peuple qui est ordinairement la voix de Dieu ».

Bientôt le Père Antoine Boschet (1642-1699) publiait un volume qu'il intitulait *Le Parfait missionnaire ou la Vie du R. P. Julien Maunoir*. La richesse du fond, la probité du récit gagnent d'emblée la confiance du lecteur, tandis que la forme, d'une naïveté piquante, fait encore la joie des lettrés les plus délicats.

Puis vint le Père Guillaume le Roux (1653-1725) avec son *Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Maunoir*. Comme écrivain, il reste assurément bien au-dessous de son confrère, mais il l'emporte par l'avantage de pouvoir parler en connaissance de cause, avec son expérience de vieux missionnaire breton. Plus près de nous, le Père Xavier Séjourné a donné deux volumes plus complets encore, trop complets même au gré de bien des lecteurs que décourage la tâche de suivre un prédicateur d'année en année et de paroisse en paroisse pendant quarante ans et plus. Mais ce dépouillement consciencieux de tous les documents connus, cette critique judicieuse de leur provenance et de leur valeur respective devaient être faits et jamais les biographes futurs ne sauront trop de gré au laborieux défricheur.

N'oublions pas Dom Lobineau (réédité par l'abbé Tresvaux), ni des auteurs comme MM. du Cleuziou et de Calan, Barthélemy Pocquet (continuateur d'Arthur de la Borderie), M. Henri

Bremond, etc... qui, dans des ouvrages généraux, furent amenés à parler du Tad mad.

D'autres lui ont consacré plus ou moins de place dans des études particulières de biographie ou d'hagiographie bretonne, tels Mgr André de la Villerabel, archevêque de Rouen, M. S. Ropartz, M. le chanoine Uguen, M. l'abbé Kerbiriou, etc., etc... Est-il besoin de rappeler que Chateaubriand lui-même a décerné au Père Maunoir une mention pieuse dès le début des Mémoires d'Outre-tombe ? Il serait injuste de passer sous silence les noms des Pères Humbert de Sesmaisons et Méen Questel qui, eux aussi, ont à différents titres si bien mérité du « bon Père ».

Cette cause que, dès les premières années du XVIII^e siècle, l'épiscopat breton, Mgr de Plœuc en tête, recommandait si chaudement au pape Clément XI, à laquelle le Vénérable Père Cayron et le Bienheureux Antoine Baldinucci portèrent tant d'intérêt, ne fut définitivement introduite que vers la fin du pontificat de Pie IX, en 1875, sous les auspices du cardinal Oreglia di San Stefano. Depuis, elle a fait de nouveaux progrès sous Léon XIII et dans les derniers mois de Pie X qui la suivait avec une bienveillance particulière. Dieu sait quelle heure Il a fixée pour glorifier ici-bas son bon serviteur. En attendant, la France entière et même les pays étrangers témoignent leur sympathie pour cette cause. Il n'est pas jusqu'à l'église anglicane qui ne lui ait rendu récemment un hommage significatif par la plume d'un de ses di-

gnitaires (1). Mais les Bretons ne voudront se laisser dépasser par personne dans l'admiration de leur apôtre, surtout quand l'approbation de l'Église permettra de donner à ce sentiment le caractère d'un culte religieux qui l'associera à saint Corentin, à saint Yves, à saint Vincent Ferrier dont il fut le dévot imitateur et le continuateur infatigable.

Nous sommes heureux que cet essai biographique, illustré avec autant de dévotion que de talent par un jeune artiste breton, soit édité par une librairie trois fois séculaire et que fréquenta sans doute celui dont nous retraçons ici la vocation et les débuts apostoliques.

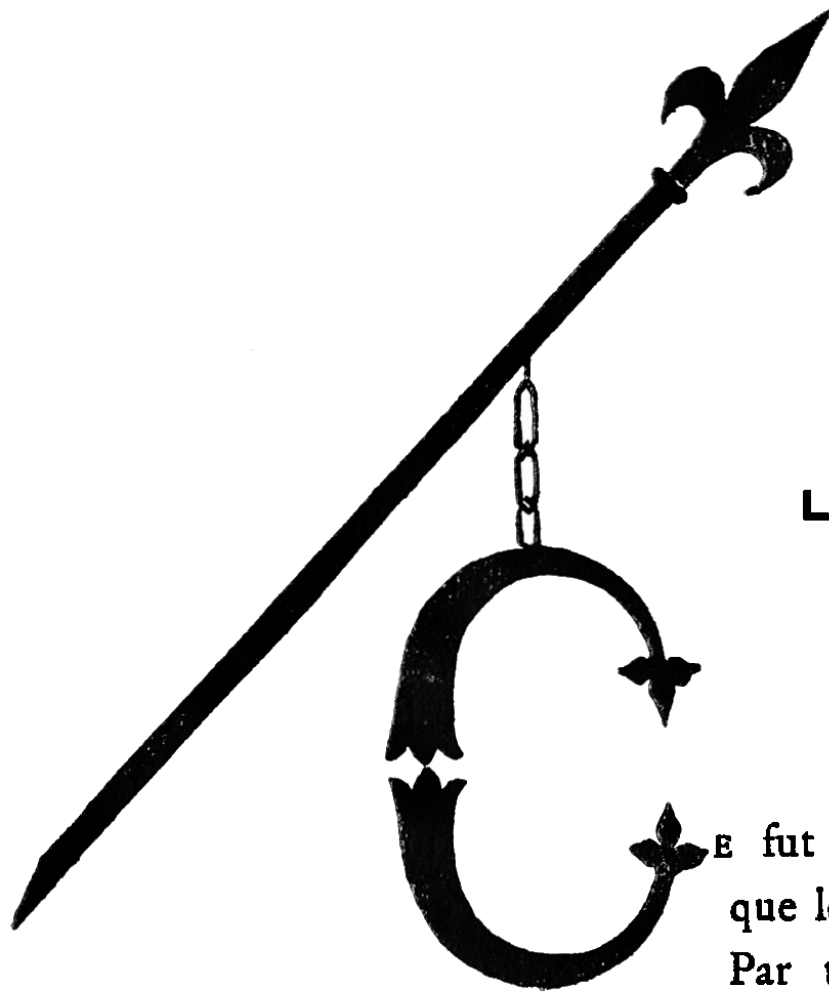
Vitré, 29 décembre 1930.

(1) Le Révérend G.-H. Doble, de Truro.

I

PRÉPARATION LOINTAINE

« Nous lisons dans la *Vie des Saints* que les actions de
« vertu qu'ils ont faites étant jeunes ont attiré de
« grandes grâces... et ont été le fondement de
« leur sainteté. » (Vénérable Julien MAUNOIR).



Le Village natal

Il fut une heureuse époque
que le début du XVII^e siècle.
Par toute la France, on se
reprenait à respirer sous la domination paternelle du roi
Henri IV. On pouvait bien alors rêver avec Malherbe :

Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles
Et les fruits passeront la promesse des fleurs...

L'abbé de Marolles, en ses *Mémoires*, reflète exactement les impressions de ces années-là, qui furent celles de son enfance : « Je vois en esprit, avec un plaisir non pareil, la
« beauté des campagnes d'alors ; il me semble qu'elles
« étaient plus fertiles qu'elles n'ont été depuis, que les
« prairies étaient plus verdoyantes... et que nos arbres

« avaient plus de fruits. Il n'y avait rien de si doux que
 « d'entendre le ramage des oiseaux, le mugissement des
 « bœufs et les chansons des bergers... Telle était la fin du
 « règne du bon Henri. »

Plus que d'autres provinces peut-être, la Bretagne en jouissait par contraste avec ses récents malheurs. « Les
 « Espagnols ayant été chassés de Crozon par le maréchal
 « d'Aumont et le roi Henri s'étant rendu au giron de l'É-
 « glise » (1), elle s'était enfin donnée au Béarnais et elle n'avait certes pas sujet de le regretter. Une ère de prospérité s'ouvrit pour elle, ce beau samedi de mai 1598, où le prétendant désormais catholique reçut à l'entrée de Rennes les clefs symboliques en carton doré, pénétra dans la ville par la porte de Toussaints et caracola longtemps par les rues avant d'aller remercier Dieu dans la cathédrale.

Le souvenir du récent passage d'Henri IV restait encore très vivant en Haute-Bretagne quand, le premier octobre 1606, naquit Julien Maunoir (2), le futur apôtre des Bas-Bretons. Ce fut à Saint-Georges-de-Reintembault, dans le diocèse de Rennes, presque aux confins de celui d'Avranches, au modeste domicile d'Isaac Maunoir et de Gabrielle

(1) Ce sont les propres paroles du Vénérable Père Maunoir dans sa *Vie manuscrite de Dom Michel le Nobletz* (ch. III). Le plus souvent possible, nous ferons appel à son témoignage direct.

(2) *Maunoir* est l'orthographe reçue, mais, dans les actes du temps, on trouve le nom écrit indifféremment *Maulnoir* et *Maunoyr*.

Deloris dont il était le cinquième enfant. Le prénom qu'il reçut avec le saint baptême fut un souvenir à la fois de son parrain, un prêtre nommé Dom Julien Jamet, et de son frère aîné, mort peu auparavant.

Mince événement que cette naissance, propre tout au plus à défrayer un instant les commérages du bourg. Bien loin de là pourtant, au fond de la Basse-Bretagne, un prêtre séculier, encore jeune mais déjà réputé pour son extraordinaire vertu, en sera informé par une révélation mystérieuse. Dom Michel le Nobletz, consacré par spéciale vocation à l'évangélisation de ses compatriotes du Léon et de la Cornouailles, apprendra avec une consolation indicible que Dieu lui prépare un auxiliaire et un successeur. Quelle n'eût pas été sa joie si dès lors il avait pu prévoir toute l'extension que celui-ci donnerait à son œuvre en lui apportant une organisation durable ?

Les premières années du petit Julien furent-elles marquées par d'autres signes extraordinaires ? Elles se passèrent, uniformes, silencieuses et douces, dans l'humble maison où ses parents tenaient leur commerce de tissus. Au premier abord, rien ne distingue cette demeure des voisines auxquelles elle fait suite dans un alignement parfait. Les maçons d'alors visaient à la solidité plus qu'à l'élégance et ces robustes murs de granit semblent défier les siècles. Au-dessus de la porte, une inscription rappelle encore au passant qu'ici est

né le R. P. Julien Maunoir, missionnaire. C'était un étroit logis pour une famille de huit membres, surtout si l'on tient compte de la place réservée au magasin. Le grenier, il est vrai, devait être habité, à en juger par la cheminée qu'on y peut voir encore. C'est même là, dit-on, qu'au retour de l'église le petit Maunoir s'exerçait à reproduire les cérémonies et à imiter le prêtre à l'autel.

Le rez-de-chaussée évoque un souvenir plus ancien. En passant devant l'âtre, on rappelle la légende dite de la pierre du foyer. Julien, encore poupon au maillot, tomba un jour des genoux de sa mère assise devant le feu. La tête, dit-on, porta contre la pierre, — une pierre qu'on a malencontreusement

remplacée au milieu du siècle dernier, — mais, au lieu de s'y briser, elle se serait doucement enfoncée dans le granit au point d'y laisser son empreinte. Légende peut-être comme souvent il s'en forme en grappes autour des enfances célèbres ; mais la mode est passée de mépriser les légendes et celle-là, si c'en est une,



symbolise heureusement la Providence spéciale qui veille sur les privilégiés de la grâce, en même temps qu'elle souligne la précoce réputation de sainteté dont a joui Maunoir dans son village natal.

Ses parents furent ses premiers maîtres de vertu. « L'un



« et l'autre, dit son plus ancien historien, avoient beaucoup
 « de piété et tant de charité pour les pauvres qu'ils parta-
 « geoient avec eux ce qu'ils pouvoient gagner dans un négoce
 « de campagne. » A bien entendre le même Père Boschet,
 qui le connut personnellement, on devine que son éducation
 première fut marquée d'un certain caractère d'austérité. Ce
 n'est pas solliciter les textes que de le lire entre ces lignes :
 « Ces bonnes gens lui inspiroient la crainte de Dieu, et
 « Dieu lui-même lui inspiroit son amour. »

Plus tard, devenu missionnaire, le Père Maunoir prêchera
 sans cesse la fidélité aux devoirs d'état et, par la plume (1)
 comme par la parole, il rappellera aux parents leur double
 obligation d'instruire leurs enfants dans la foi et de les
 corriger selon le précepte de l'Écriture (2). Fut-il lui-même
 aussi copieusement châtié que le Dauphin de France dont la
 gouvernante avait reçu du roi cet ordre formel : « Je vous
 « commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opi-
 « niâtre ou quelque chose de mal, sachant bien par moi-

(1) Par exemple dans le *Chemin assuré de pénitence*, au chapitre *Des Pères et Mères*, ou encore dans la *vie manuscrite de Catherine Daniélou* (1619?-1667). Celle-ci, dans une vision de l'enfer, avait entendu « les cris effroyables des enfants enchaînés avec leur père dans les feux dévorans; chacun d'eux s'escrioit à pleine teste : Maudit père... si tu avois voulu m'envoyer au catéchisme, si tu avois pris la peine de me corriger dans ma tendre jeunesse, père dénaturé, je ne serois pas à présent enchaîné avec toy dans ces flammes éternelles... »

(2) *Qui diligit filium suum assiduat illi flagella* (*Eccles.*, xxx, 1); cf. *Prov.*, xiii, 24, etc.

« même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela, car, étant de son âge, j'ai été fort fouetté » ? (1) En fit-il l'expérience comme son futur ami, le doux Isaac Jogues (2), qui baisait avec une effusion de reconnaissance naïve fêrule et martinet dont on le frappait souvent ? N'en doutons pas : il dut éprouver, au moins de temps à autre, le bienfait de la correction, comme Louis de Gonzague et Pierre de Luxembourg, Stanislas Kostka et François de Sales, saint Louis, roi de France et le Bienheureux Charles, duc de Bretagne, pour ne nommer que des saints dont la perfection précoce remonte, pour ainsi dire, à l'enfance même.

Quant à l'instruction religieuse, Julien en profitait si bien qu'on le vit aussitôt d'élève passer maître. « Ses jeux, écrira le Père G. Le Roux, estoient d'assembler ses camarades, de les ranger deux à deux, de leur dire tout haut les prières qu'il sçavoit. » Parfois il les mettait en ordre de procession et les conduisait au chant des cantiques jusqu'à la Croix-du-Lac, ce qui peut bien représenter, aller et retour, une bonne lieue de trajet. Ces préoccupations enfantines ne sont pas toujours un gage de l'avenir : Jean-Jacques

(1) Lettre du roi Henri IV à Madame de Monglat, 14 novembre 1607.

(2) Né à Orléans, le 10 janvier 1607, saint Isaac Jogues était de trois mois seulement plus jeune que le Vénérable Julien Maunoir. Nous les retrouverons ensemble au scolasticat de La Flèche.

Rousseau composa des sermons, André Chénier construisit de « petites chapelles », et Anatole France éventra un fauteuil bourré de crin pour se fabriquer un cilice... Mais gardons-nous du scepticisme. Il est, dès la première jeunesse, bien des signes d'une vocation en germe et, dans le jeune Maunoir, on pouvait pressentir le futur missionnaire, le conducteur d'hommes, l'organisateur de l'apostolat. De lui on doit dire, comme Fénelon de sainte Thérèse : « Les jeux « mêmes de son enfance faisaient déjà sentir les prémices « du Saint-Esprit. »

Lui-même, dans la vie de Catherine Daniélou, écrit cette phrase où il n'est nullement téméraire de reconnaître un aveu inconscient : « Nous lisons dans la vie des saints que « les actions de piété ou de vertu qu'ils ont fait (sic) étant « jeunes ont attiré de grandes grâces de Dieu sur leurs âmes « et ont été le fondement de leur sainteté. » En parlant ainsi, il ne songeait certes pas à lui, car, pendant son noviciat, revenant sur les années de son enfance, il les jugera comme les saints savent le faire, avec une impitoyable sévérité. Il est certain pourtant que cette période fut loin d'être vide de ces actes de générosité précoce qu'il admirait en un saint Nicolas, une sainte Thérèse, un Bienheureux Hermann, une sainte Marie-Madeleine de Pazzi, dont il aimait à citer les exemples.

L'Eucharistie qui, selon la prédiction de Pie X, doit

susciter des saints même parmi les petits enfants, entra de bonne heure dans la vie de Julien. Sans connaître la date précise de sa première communion, on est fondé à admettre, après le Père Séjourné, qu'elle ne fut pas différée au delà de huit ou neuf ans. Sans doute, ce n'est pas encore l'idéal que propose le décret *Quam singulari*, mais c'est bien loin de ces pernicioeux retards que le Jansénisme allait généraliser. Du reste, au xvii^e siècle, la communion relativement précoce n'était pas à l'état d'exception. Un exemple entre autres : une petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, la future marquise de Sévigné, née en février 1626, y sera admise à Pâques 1634.

Pour la confirmation, nous sommes mieux renseignés. Maunoir lui-même nous en apprend le lieu et, sinon le jour, du moins l'année. Peut-être cette cérémonie fut-elle l'occasion de son premier voyage car, pour y prendre part, il dut aller à Fougères. L'évêque de Rennes, François Larchiver, était depuis 1602 en possession du siège où il succédait au cardinal d'Ossat. C'était un Bas-Breton (1), bien qualifié

(1) Originaire de Plouézoc'h, près de Morlaix, François Larchiver appartenait au diocèse de Tréguier. Il mourut le 22 février 1619. C'est sous son épiscopat que les Jésuites s'établirent à Rennes au collège Saint-Thomas. Avant son élévation au siège de saint Melaine, il avait été précepteur de Pierre Quintin, le célèbre Dominicain de Morlaix, qui fut quelque temps le compagnon de mission de Dom Michel le Nobletz.

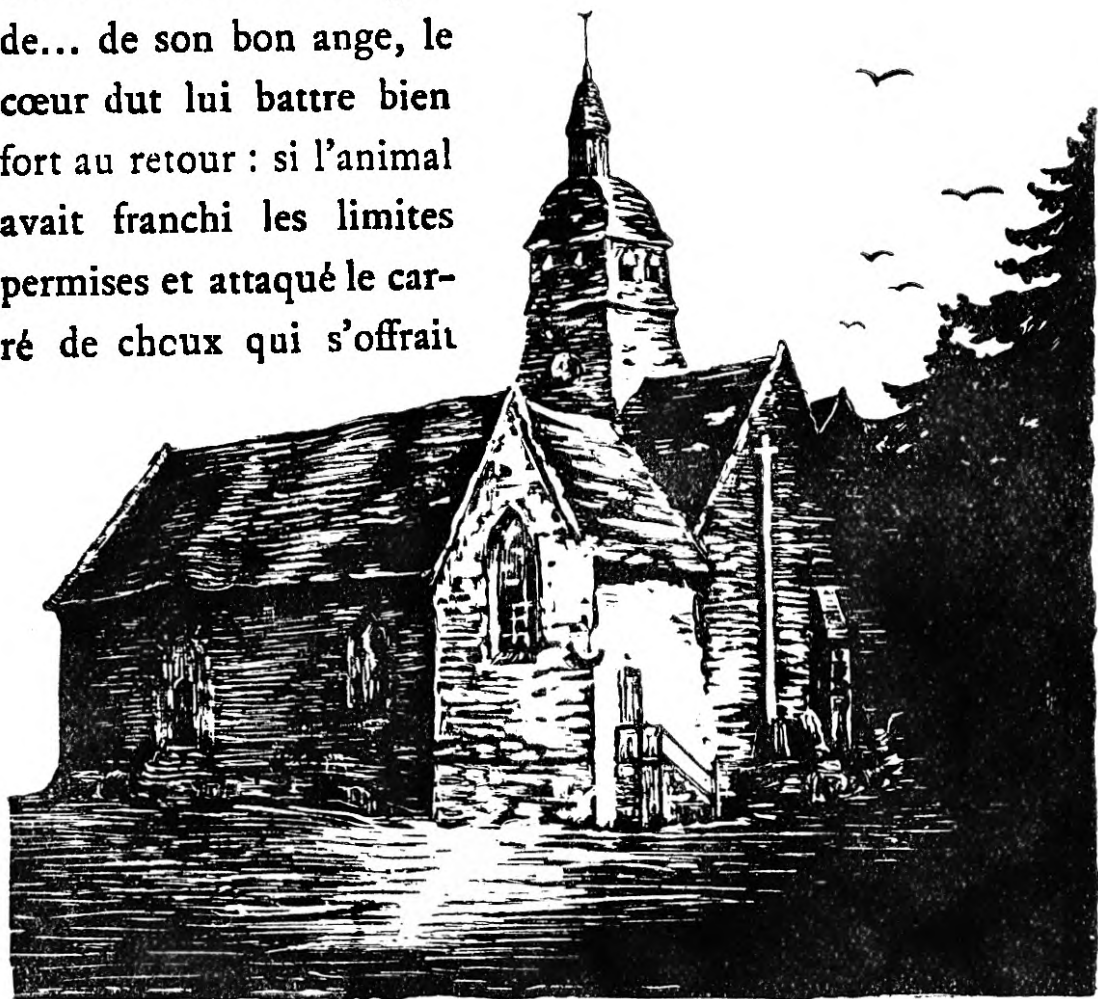
pour donner le Saint-Esprit au futur apôtre de ses compatriotes.

Quelques années plus tard, M^{sr} Larchiver avait honoré de sa visite la paroisse de Saint-Georges-de-Reintembault. C'était en mai 1609 et il s'agissait de consacrer la chapelle d'Ardenne, construite par Esther de la Marzelière, veuve de César de Romilly. Mais Julien n'avait pas encore trois ans et, si on le conduisit recevoir la bénédiction de son évêque, le souvenir dut vite s'effacer. Quand il le revit à Fougères pour recevoir de ses mains la confirmation, c'était, nous dit-il, quatre ans avant le décès du prélat, qui mourut « au commencement de l'an 1619 ». Le jeune confirmand pouvait donc avoir huit ans et demi et la mémoire de cette grâce semble lui être restée très présente jusque dans sa vieillesse.

Le don de piété qu'il avait reçu se manifesta par un vif amour de l'Eucharistie. Comme il le racontera de Dom Michel le Nobletz, l'attrait du tabernacle lui faisait tout quitter pour courir à l'église. Dans une nombreuse famille, il ne faut pas tarder à se rendre utile, et, pour sa part, Julien reçut la charge de garder la vache de ses parents dans un petit champ que l'on montre encore, passablement resserré dans sa ceinture de haies à laquelle il doit sans doute son nom, « Champ de l'Épine ». Une moitié formait pâtis ; l'autre était réservée à la culture. On vit donc le jeune Maunoir, comme ces autres enfants qui furent plus tard

Vincent de Paul, Jean Bosco et Joseph Sarto, courir pieds nus sur la route et presser de sa gaule la marche de la paisible bête qu'il lui fallait surveiller.

L'église était à peu près à mi-chemin entre le champ et la maison familiale. La cloche sonnait-elle pour la messe ? Julien oubliait la consigne et, en quelques bonds, il était au pied de l'autel où peut-être déjà il rêvait de célébrer un jour. Certes il ne pensait pas désobéir, mais le goût de la prière avait été le plus fort. La première fois qu'il laissa ainsi sa vache à la garde... de son bon ange, le cœur dut lui battre bien fort au retour : si l'animal avait franchi les limites permises et attaqué le carré de choux qui s'offrait



si appétissant à sa portée, comment le petit vacher serait-il reçu quand il lui faudrait, en rentrant, avouer son imprudence ? Il ne le devinait que trop bien et, telle la laitière de la fable, s'estimait à bon droit « en grand danger d'être battu »... Mais non, pas cette fois du moins : la brave bête broutait toujours à la même place. Il pourrait donc recommencer un autre jour sans crainte de châtement et, ce qui importait davantage, en toute sûreté de conscience. Le souvenir de ces menus faits est demeuré vivant à Saint-Georges après trois siècles et plus.

« Un prestre de la paroisse l'ayant observé, raconte le « Père Boschet, et voyant qu'il passoit à l'église le temps « que les enfans de son âge passent à jouer et à se divertir, « le prit en affection, il luy enseigna les premiers élémens de « la langue latine, et le mit en estat d'entrer au collège ».

Quel fut le prêtre béni qui, par cette intervention si opportune, procura à un peuple immense ce puissant instrument de salut et, au clergé de quatre diocèses bretons, cet incomparable modèle de zèle sacerdotal ? On voudrait pouvoir avec certitude en attribuer le mérite à Dom Michel Bertin, le recteur de la paroisse. Quand on sort du bourg par le côté opposé à la Croix-du-Lac, on passe devant la cure, la même qu'il y a trois cents ans, spacieux et solide presbytère qui dut s'ouvrir un beau matin au choriste exemplaire, admis comme récompense à étudier la première

déclinaison. Voici le seuil qu'il aura franchi, ému et fier ; cette pièce du rez-de-chaussée était sans doute la salle de travail....

Mais, dans ces siècles de foi, les vocations sacerdotales étaient plus nombreuses qu'il ne le fallait pour répondre aux exigences du ministère paroissial. Ainsi, dans chaque village, on trouvait un ou plusieurs prêtres dont les loisirs étaient consacrés à instruire les enfants. Il se peut donc que le bienfaiteur de Julien ait été l'un de ces prêtres libres, Dom Roussel ou un autre... Toujours est-il qu'en 1621, le petit Maunoir, âgé de quatorze ans, suivait à Rennes la classe de quatrième.

Le Collège de Rennes.

Il n'y avait pas bien longtemps que la Bretagne était pourvue d'un collège de Jésuites. Aussi, quelque vingt-cinq ans plus tôt (1596), Michel le Nobletz, « ne pouvant trouver des maîtres habiles et expérimentés », avait dû quitter son pays et chercher à Bordeaux et à Agen le complément de science que sa province ne pouvait lui donner. A la même époque, un magistrat de Rennes, M. de Bouchers, envoyait ses fils s'instruire en Flandre, chez les Jésuites de la province gallo-belge ; l'un d'eux fut le Père Pierre Bernard qui, nous le verrons bientôt, occupa une si grande place dans l'his-

toire de la vocation et des travaux du Vénérable Père Maunoir. Plus heureux que ses devanciers, celui-ci trouva un collège à proximité quand il fut à même de commencer ses études. La fondation à Rennes d'une maison d'éducation tenue par les Jésuites était décidée dès 1604. Le projet put enfin se réaliser en 1606, l'année même où naquit notre héros. Comme l'instruction y était gratuite, les écoliers ne tardèrent pas à affluer : quand, ses études terminées, Julien quittera le collège, on y comptera environ quinze cents élèves.

Le petit villageois ne s'était guère éloigné de Saint-Georges qu'une fois, pour aller recevoir la confirmation à Fougères. Né à quelques lieues de la baie de Cancale et du Mont-Saint-Michel, peut-être même n'avait-il jamais vu la mer, lui le futur apôtre des pêcheurs de Concarneau, de Douarnenez et de l'île de Sein ?... Quel brusque changement dans sa vie ! La capitale bretonne, qui n'avait pas alors trente mille habitants, lui parut un monde et l'établissement des Pères, une véritable ville.

Si le Père Maunoir revenait à Rennes, il aurait grand-peine à s'y orienter. De son temps, le collège, dont le lycée actuel occupe l'emplacement, était situé dans une île formée par le cours principal de la Vilaine et un bras de rivière, comblé depuis, que suivaient les remparts du côté du sud. Voisin du couvent des Carmes, il était limité au nord par la Vilaine, au sud et à l'est, par la rue Saint-Thomas et les

murs de la ville, à l'ouest, par la rue Saint-Germain qui, traversant sans changer de nom le pont appelé lui aussi Saint-Germain, mettait en relations directes avec la rive droite.

Externe, ou, comme on disait alors, « galoche », Julien Maunoir prenait pension dans quelque maison modeste proportionnée aux faibles ressources de sa famille. On ne le rencontrait guère dans les boutiques des pâtisseries qui occupaient tout un quartier dans cette partie de la cité que détruisit l'incendie de 1720. L'exemple pourtant n'était-il pas bien entraînant?... C'est que les Rennais d'alors semblent avoir été enclins à la gourmandise, si du moins l'on en juge par les conditions requises pour être reçu « maître pâtissier » (1). Quatre privilégiés seulement portaient ce titre et, non contents d'attirer les clients dans leurs magasins, chaque soir, à sept heures, ils lançaient dans toutes les directions leurs porteurs d'« oublies » que les écoliers revenant de classe arrêtaient à tous les tournants de rues.

Julien pouvait se contenter de ne pas imiter ses cama-

(1) Les lettres données par le roi Charles IX en faveur des quatre maîtres « patisseurs, routisseurs et oublieurs » de sa « ville de Rennes en Bretagne » stipulaient expressément « que nul ne sera receu à lever ne tenir boutique ou ouvrer dudit mestier jusques à avoir preallablement fait entier chef d'œuvre... c'est à savoir : une tarte à deux visaiges, une tallemouse, une dariolle de crème, deux pasteuz de chappons de haulte gresse, deux pasteuz d'assiette, deux tartes de plact, une fleur de lys de crème... en oultre roolleets, estreers, bastons et gros mestiers d'oublairie... » (Jouïon des Longrais, Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, XXXIII, 375-384).

rades. Mais la simple abstention ne lui paraissait plus suffisante lorsque ceux-ci, une fois libres, assiégeaient les cabarets. Il intervenait alors et usait de toute son influence pour les en détourner. Le Père Boschet le montre à l'œuvre, prévenant ses condisciples « contre l'excès du vin » et il ajoute malicieusement : « à quoi la jeunesse de Bretagne étoit alors fort sujette ». Il faut bien avouer qu'un des principaux revenus de la ville consistait dans les droits dont étaient frappés les vins du crû et surtout les vins « hors du crû » importés d'Espagne en quantité considérable.

Parfois il fallait lutter contre des abus plus graves encore. Les bons moines bénédictins de Saint-Melaine se plaignaient de ce qu'on violait la clôture du Thabor pour venir braconner dans leurs garennes. Dans les rues, de jeunes écervelés commettaient toutes sortes d'« insolences » qui avaient déjà provoqué une intervention du Parlement invitant le Parquet à saisir les armes des écoliers. Il faudra encore revenir à la charge et porter défense, « à peine de punition corporelle », de sortir armé en ville !...

Un milieu si vivant et si agité offrait à Julien Maunoir plus d'une occasion d'exercer son zèle apostolique. « Il « persuadoit aux uns de brûler les méchants livres capables « de corrompre les bonnes mœurs, aux autres de se retirer « des mauvaises compagnies... ; il modérait dans ceux-là la « passion du jeu... avec une prudence au-dessus de son âge.

« De sorte qu'il faisoit dès le collège une espèce de mission
« par où Dieu le dispoit de bonne heure à l'employ qu'Il
« lui devoit donner un jour. »

Tel était « le petit poisson » (1) à qui la Providence prêtait vie et accroissement, tandis que Dom Michel voyait déjà en esprit de prophétie le jour où, devenu grand, il viendrait reprendre l'œuvre commencée. Quand le Vénérable le Nobletz eut en chaire cette révélation, « j'avais quatorze ans, dit Maunoir, et j'étudiais la grammaire en quatrième au collège de Rennes ». Il est clair que son ascendant sur les autres élèves grandit avec les années.

Pendant ses humanités, les conseils et l'exemple de son professeur, le Père Jean Rigoleuc, durent le stimuler puissamment à la vertu non moins qu'au travail. De onze ans plus âgé que son élève, ce jeune « régent » pouvait avoir vingt-sept ans. Pour l'esprit, il y avait beaucoup à gagner aux leçons d'un latiniste dont un aussi bon juge que le Père Cossart préférait les compositions aux écrits mêmes du célèbre Petau. A ses talents remarquables, le Père Rigoleuc joignait une application sans bornes à sa tâche de professeur.

(1) C'est la comparaison dont se sert le saint homme pour annoncer son successeur aux pécheurs de Douarnenez qui formaient son habituel auditoire. « *Anno 1621, e suggestu dixit nutriri a Deo, in diocesi Rbedonensi pisciculum qui sibi succederet, patriamque meam ætatemque annotavit, annum scilicet decimum quartum quo studebam grammaticæ in collegii Rbedonensis quarta schola* (Journal des missions, p. 3.)

Plus tard, il se reprochera d'avoir fait preuve de « trop d'empressement » pour le progrès de ses « humanistes ». Peut-être cette ardeur avec laquelle il poussait ses élèves le rendait-elle redoutable à plusieurs, d'autant plus qu'il avait encore l'« humeur prompte » et qu'il acquit peu à peu cette admirable maîtrise de lui-même que M. de Kerlivio (1) dira n'avoir jamais rencontrée à ce degré que chez un seul autre serviteur de Dieu : le Père Maunoir. L'élève était à bonne école et il profitait de l'expérience du maître.

Celui-ci, quelque dix années auparavant, envoyé de Quintin pour ses classes dans ce même collège de Rennes, s'y était révélé le modèle de ses camarades et, pour plus d'un, une sorte de directeur, véritable recruteur de vocations. « Ceux qui se sentoient appellez à la Religion s'adessoient à lui pour estre conduits par ses avis dans l'exercice de leur dessein ».

(1) Le Père Champion, témoin immédiat, rapporte ce jugement du saint vicaire-général de Vannes : « M. Eudo de Kerlivio... un des ecclésiastiques de Bretagne « qui se distingue le plus par sa vertu et par son mérite, me rendit un jour un « témoignage d'autant plus recevable qu'il avoit parfaitement connue le P. Rigoleuc. « Il me parloit du P. Julien Maunoir, ce fameux missionnaire de notre Compagnie « et il me disoit que ce qu'il admiroit le plus en luy, c'estoit sa grande égalité « d'esprit. Ensuite il m'ajouta qu'il n'avoit encore vû que deux personnes qui luy « parussent estre entièrement maîtres d'eux-mêmes et à l'épreuve des accidens qui « peuvent troubler la paix d'une âme, sçavoir le P. Rigoleuc et cet autre Père dont « nous parlions : qu'il les avoit vus tous deux dans des conjonctures capables de « pousser à bout une patience moins solide que la leur, et qu'ils estoient toujours « demeurés inaltérables ».

Comme naguère Jean Rigoleuc, Julien Maunoir fut un fervent congréganiste (1) de la Sainte Vierge. Il n'avait pas attendu d'être au collège pour s'ouvrir à cette dévotion, la première qu'une famille chrétienne inspire à ses enfants. Au presbytère de Saint-Georges-de-Reintembault, on montre une statue en bois qui représente la Vierge portant dans ses bras l'Enfant Jésus, sculpture vénérable par son ancienneté et le respect avec lequel elle fut longtemps conservée chez les Maunoir. Il y a tout lieu de penser que, devant cette naïve image, Julien apprit à s'agenouiller et à prier, dès qu'il fut capable de parler. Mais la solitude loin du foyer familial et les dangers d'une grande ville l'amènèrent à entretenir avec la Reine du ciel des relations plus intimes. Son âme en restait encore toute parfumée quinze ans après. « Je rappelai
« en ma mémoire, écrira-t-il à la suite d'une méditation, les
« plus signalées faveurs que j'avais reçues de cette Maîtresse
« si libérale : comment elle m'avoit aimé, lorsque j'étois
« encore écolier, quoique ma malice me rendît indigne de ses
« bontés... »

L'assiduité aux cérémonies extérieures de la Congrégation n'épuisait pas son besoin de prière : il faisait oraison en

(1) En 1626, il y aura au collège de Rennes 260 congréganistes sur près de quinze cents élèves. La Congrégation était donc une élite agissante dont l'effectif ne dépassait guère un sixième du nombre total.

secret, d'après les instructions de son directeur. Qui le pieux collégien avait-il choisi pour Père spirituel ? A cette question on ne peut répondre que par des conjectures. Mais ce que nous savons par un témoignage contemporain, c'est qu' « il avoit autant d'ouverture pour son directeur que de « réserve pour tout autre... » Le P. Boschet ajoute : « Celuy-cy ayant veû ce que faisoit son élève pour le salut « de ses compagnons voulut éprouver son zèle : il le mit « sur le succès avec lequel les Jésuites travailloient à la « conversion des infidèles de la Chine et du Japon, des « sauvages de l'Amérique et du Canada, ajoutant que « c'estoit dommage que dans une si grande moisson il y « eust si peu d'ouvriers et que tant d'âmes périssent faute « d'instruction. A ces dernières paroles Maunoir, animé « d'une sainte ardeur, dit au Père : Faites-moy Jésuite, et « envoyez-moy au secours des infidèles. »

Justement, parmi les scolastiques du collège, se trouvait le jeune Père Alexandre de Vieuxpont qui, tout en régentant une petite classe de grammaire, rêvait de se sacrifier au service de la Nouvelle-France où bientôt il irait beaucoup travailler et beaucoup souffrir. Au nombre des religieux dont l'enseignement et l'exemple purent exercer sur Julien Maunoir une influence plus ou moins directe, il n'est que juste de mentionner le Père Guy Le Meneust qui l'avait, comme préfet des études, accueilli au collège dès son

entrée. Il portait un nom bien connu à Rennes où tout le monde se rappelait le sénéchal René Le Meneust qui, en 1604, n'avait pas craint de prendre, en dépit du gouverneur, la présidence de la « Communauté » ou assemblée de ville ; mais les talents du Père Guy lui valaient plus de prestige que son nom. Depuis ses premières études, on était accoutumé à le regarder comme un esprit exceptionnel et la suite n'avait point donné ces déceptions que causent d'ordinaire les enfants prodiges. Nous le rencontrerons encore, toujours aux premiers postes et associé étroitement à la vie et à la formation religieuse du Vénérable Père Maunoir. Mais n'anticipons pas.....

Que Julien fût appelé au sacerdoce, nul n'en pouvait sérieusement douter. Mais Dieu le destinait-il en outre à être religieux et missionnaire, c'est ce que son prudent directeur ne se hâta point de déclarer. Sur ces entrefaites, le Père Provincial vint faire la visite du collège de Rennes. C'était le fameux Père Pierre Coton, jadis confesseur et confident d'Henri IV, puis intimement mêlé à l'éducation de Louis XIII, prédicateur renommé, auteur spirituel en vogue, controversiste redouté des hérétiques, l'un des plus grands religieux que possédât alors la France. Il n'avait plus que quelques mois à vivre, et l'une de ses dernières joies fut de recevoir dans la Compagnie le candidat d'élite qui venait solliciter son admission. Eclairé par sa longue expé-

rience et un don éminent de discerner les esprits, il comprit qu'une telle vocation n'avait pas besoin d'être plus longtemps éprouvée ; il pressentit même que sa province et son ordre acquéraient un véritable trésor : missionnaire dans le Nouveau-Monde ou en Extrême-Orient, ce jeune homme promettait d'être de la race des apôtres. Se rappelait-il à ce moment que, jadis, à Paris, un prêtre du Léon, nommé Michel le Nobletz, s'était mis sous sa direction pour savoir ce que Dieu voulait de lui et ce qu'il fallait penser de son attrait pour l'instruction et le salut des Bas-Bretons, ses compatriotes ? Maintenant, en inscrivant le jeune Maunoir parmi les futurs novices, il préparait à Dom Michel un auxiliaire et un successeur.

Désormais, il ne restait plus au candidat qu'à obtenir l'autorisation de ses parents. Dès longtemps, Isaac Maunoir et Gabrielle Deloris avaient offert leur fils à Dieu. Mais, s'ils le consacraient volontiers au service de l'autel, ils ne pouvaient se décider à le voir s'éloigner de la Bretagne et s'exposer volontairement, par l'obéissance religieuse, aux incertitudes d'un avenir qui ne dépendrait plus ni d'eux ni de lui. Ils eurent de la peine à se laisser convaincre. Enfin, le sacrifice fut fait et bien leur en prit. De quelles bénédictions ne se seraient-ils pas privés si, plus longtemps, ils avaient lutté contre la grâce et marchandé leur offrande ? Plus tard, au fort de ses succès apostoliques en Cornouailles,

le Père Maunoir arrachera à ses auditeurs enthousiasmés ce cri évangélique : « Bénite (*sic*) soit la mère qui l'a allaité ! » A l'exemple de saint Vincent Ferrier son modèle, et comme le Bienheureux Antoine Baldinucci son imitateur, il aura la joie d'apprendre le salut et la gloire de ses parents dans le ciel. Catherine Daniélou comprendra même que le bonheur accidentel des élus était encore accru pour la mère de l'apôtre par les bénédictions spontanées de la foule reconnaissante.

Pour le moment, consolé par la permission de ses parents et fort des instructions du Père Provincial, Julien Maunoir prend résolument le chemin de Paris où le Père Coton a décidé qu'il fera l'apprentissage de la vie religieuse.

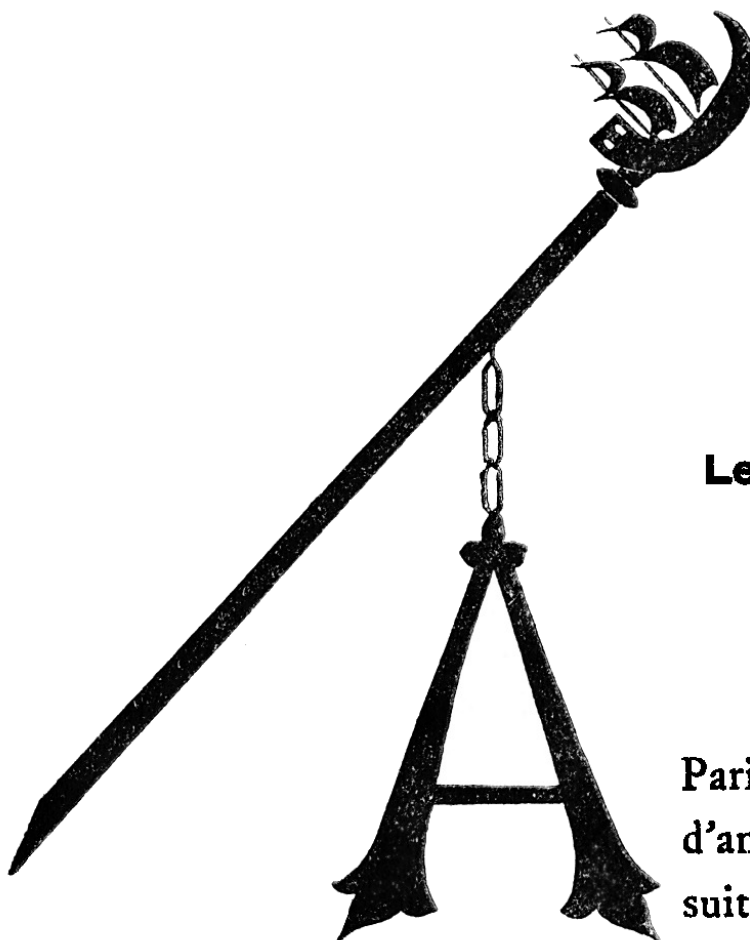
(1) *Vie manuscrite de Catherine Daniélou*, ch. XX. — Au chapitre XXXIV du même ouvrage, on lit encore : « La nuit suivante se présenta une femme tout en blanc, belle comme le jour. Elle avoit une rose en main et devant son estomac une croix pleine de pierres précieuses. Catherine luy dit : « Que vous êtes belle ! » Elle répondit : « Ha ! je suis en un beau lieu. » — « Qui estes-vous ? » — « Je suis la mère de vostre Père Maunoir »...



II

PRÉPARATION PROCHAINE

*« Laudantur spe frugis sicut herba segetis.
« Ce qu'on aime en eux c'est l'espoir de la
« récolte, comme le blé en herbe. »
(Saint AUGUSTIN, Conf. III, 9).*



Le Noviciat de Paris.

Paris, depuis une quinzaine d'années, le noviciat des Jésuites était installé rue du Pot-de-Fer, dans le quartier Saint-Sulpice, au vieil hôtel de Mézières. Quand, après son long voyage, Julien Maunoir aperçut enfin les toits de la capitale, il était décidé à se rendre tout droit à cette maison dont le nom seul du Père Coton lui ouvrirait la porte... Hélas ! une cruelle déception l'attendait. Le Recteur d'alors, le Père Brossault, appartenait lui aussi par son origine au diocèse de Rennes, mais il ne s'en montra pas plus accommodant à l'égard de son jeune compatriote. Le collégien s'était-il trop pressé en prenant au mot l'autorisation du Père Provincial d'aller à Paris « quand il luy plairoit » ? La lettre officielle qui l'annonçait au Maître des novices fut-elle ainsi devancée par le trop impatient candidat, ou bien

égarée par quelque négligence d'un commissionnaire ? Ce qui est certain, c'est que, sans se déranger, le Père Brossault fit répondre à Julien que « son nom n'estoit point dans la liste de ceux qui devoient estre admis... et qu'il falloit différer son entrée jusqu'à ce qu'on eust des nouvelles du R. P. Coton ».

Le coup est rude. Que devenir, seul à Paris, pendant cette attente indéterminée ? Maunoir ne se laisse pas déconcerter. Au frère, porteur de ce désolant message, il demande simplement de lui indiquer la chapelle. Prosterné devant le Saint-Sacrement, il supplie Notre-Seigneur, par l'intercession de saint Joseph, « de ne pas permettre qu'on le fist sortir d'un lieu » qui, à ses yeux, est « la terre promise ». D'où lui vient en ce moment l'inspiration de choisir saint Joseph pour avocat ? Peut-être se souvient-il d'un conseil reçu naguère à Rennes du Père Coton lui-même... C'est d'autant plus vraisemblable que ce Père fut, à son époque, le plus ardent propagateur de cette dévotion.

Tandis qu'étranger à toute autre pensée, Julien reste agenouillé, absorbé dans ses saints désirs, le jeune Frère qui l'a conduit à la chapelle est frappé de sa ferveur. Ému non moins qu'édifié, il a tôt fait de retourner chez le Père Brossault et de plaider pour le pauvre candidat si formellement évincé ; et la scène, nous apprend le Père Boschet, se termine bien pour l'obligeant novice et pour son protégé :

« Dieu, dit-il, qui rend les langues des enfans éloquentes,
« donna pour le coup à celui-cy le don de persuader... Les
« prières de Maunoir furent exaucées ; on le retint jusqu'à
« ce qu'on eust réponse ; on l'eust bientôt telle qu'il la
« souhaittoit et il fut enfin admis au nombre des novices,
« le 16 de septembre ».

Après de tels préambules, on ne s'étonne pas d'entendre le Père G. Le Roux affirmer que, dès le début, « il ne
« pensa plus qu'à contenter le penchant qu'il avoit pour la
« vie intérieure » et qu' « il se portoit avec une ferveur
« extrême à toutes les observances de la vie religieuse, sans
« omettre la moindre... »

De prime abord, le Frère Maunoir se révéla comme fervent parmi les fervents. Or, dans cette jeune communauté, l'émulation pour le bien était fort vivante et les pratiques de mortification, en grande faveur. Un témoignage, entre autres, le prouve par comparaison. Cette année-là justement, le Père Dominique Le Jeunehomme, dont Julien, deux ans auparavant, suivait à Rennes les cours de rhétorique, avait l'occasion, lors d'un voyage à travers l'Espagne et le Portugal (1), de comparer avec les usages français les coutumes qu'il ob-

(1) Le Père Le Jeunehomme se rendait à Lisbonne où il devait s'embarquer pour les missions. Le Père Maunoir qui, par reconnaissance, continua longtemps de prier pour lui, fut bien consolé d'apprendre un jour que ce Père « estoit dans la gloire », comme le Père Brossault qu'il recommandait aussi à Dieu.

servait au delà des Pyrénées. Au fur et à mesure, il notait ses impressions et ce précieux journal a été conservé. Si édifiants que lui parussent juvénistes et novices de la péninsule, ils le cédaient sur certains points à ce qu'il avait vu pratiquer dans la province de France.

Un simple détail, à titre d'exemple : il note un jour sur son carnet : « Disciplines au réfectoire sont de moindre « durée que les nostres ».

Agréables ou pénibles à la nature, tous les exercices du noviciat offraient au Frère Maunoir le même attrait surnaturel. Elles sont donc bien autre chose qu'une amplification oratoire ces exclamations de sainte joie que lui prête son premier historien : « Vrayment j'avois bien raison de me « croire à la porte du ciel, lorsque je sonnois à celle du « noviciat : car je ne vois guère de différence entre la vie « des bienheureux et la nostre... (1) ».

Dès le collège, nous le savons déjà, il avait contracté une douce habitude de la prière. Désormais, son oraison sera, pour ainsi dire, ininterrompue : « Je vais vivre en ce monde « comme s'il n'y avoit que Dieu, présupposant toujours son

(1) Ces paroles et autres semblables ont toute chance d'être rigoureusement authentiques, pour la lettre comme pour l'esprit. Non content d'être un puriste que de bons juges rapprochent du délicat Bouhours, le Père Boschet fait œuvre d'historien sérieux et prétend bien travailler sur documents garantis. « On m'envoya, dit-il, une copie du journal que le P. Maunoir a écrit luy-mesme de son noviciat, de ses études et de ses missions... » Alors même qu'on ne peut plus vérifier toutes ses citations, il est équitable de s'en rapporter à lui.

« secours : sans cela je sais que je ne puis rien... J'aspirerai
 « toujours au plus haut degré d'oraison, d'amour de Dieu, de
 « pureté et de toutes les vertus. Toujours attentif à ce que
 « Dieu veut de moi, je penserai à ce qu'Il peut vouloir d'un
 « Jésuite, afin de me préparer à tout ce qui sera de son
 « service... Ah ! que je L'aime ce Dieu infiniment bon et
 « que j'ai de passion de m'en faire aimer !... »

Cette charité toute pure réglait ses relations avec ses nouveaux frères. Parmi eux il se considère comme le moindre, admis dans leurs rangs par une faveur imméritée. Aussi s'impose-t-il à leur égard la plus grande délicatesse, proscrivant de sa conversation « toute raillerie, toute parole piquante, « dure, brusque ; toute manière chagrine, méprisante, toute « contestation, toute impatience, toute promptitude, toute « colère, toute bizarrerie, toute froideur, toute vengeance et « généralement tout ce qui peut faire de la peine aux autres ». A ce qui suit, nous reconnâtrons le zélé congréganiste de Rennes et nous pourrons deviner le futur missionnaire : « J'étudierai les inclinations de mes Frères et les endroits « par où l'on peut leur faire plaisir... Je mettrai tout en « œuvre pour les gagner, afin de les porter ensuite plus aisé « ment et plus efficacement à Dieu. »

Caritas patiens est, dit saint Paul (1). Celle du Frère Julien

(1) *I Cor.*, XIII, 4.

est patiente et douce, mais elle sait être ferme aussi. « La
« complaisance que j'aurai pour mes Frères, a-t-il résolu,
« ira jusqu'à souffrir tranquillement leurs faiblesses et même
« leurs fautes lorsque je ne pourrai pas y remédier ; mais elle
« n'ira pas jusqu'à les en louer. Au contraire, je les en
« reprendrai, si je juge qu'ils soient disposés à profiter de
« la correction ; mais j'userai en cela de tant de douceur et
« de circonspection qu'ils seront convaincus que je les aime
« et que la charité seule me fait parler. »

Pour que, dans la vie de communauté, son action soit plus universelle, plus égale et plus surnaturelle, il a prévu cette pratique : « Je ne ferai point de liaison avec ceux de mon pays... au préjudice de la charité ». Voilà bien le Breton à qui, loin de sa province, il est si doux de trouver des compatriotes et de s'entretenir avec eux de ce que les autres ne peuvent comprendre. Mais il surveille cette inclination de nature pour que la perfection n'y perde rien. C'est que, dans ce noviciat parisien, plus d'un enfant de l'Armor vint le rejoindre, le Père Pierre Picot, déjà prêtre, les Frères Eon et Kernatoux, un Malouin et un Léonard, sans compter deux Nantais, les Frères du Pont et Lebrun.

Mais ce qui surtout le combla de joie, ce fut, à Noël 1625, l'entrée de Vincent Huby qu'il connaissait déjà et que tant de fois il devait retrouver au cours de sa vie religieuse et apostolique. Né le 15 mai 1608 à Hennebont, le nouveau

novice était un peu plus jeune que son ami. Sa famille, connue en Poitou et en Bretagne, avait joué un rôle lors des troubles politiques qui avaient désolé cette dernière province à la fin du xvi^e siècle et, par exemple, un Jean Huby, connu pour ses sentiments royalistes, était, en 1589, tombé aux mains des gens du duc de Mercœur, à Vitré. Pour le torturer, ces fanatiques osèrent bien employer l'huile et l'eau bouillante. Quand Vincent fut en âge d'aller au collège, les Jésuites n'étaient pas encore installés à Quimper; les négociations pour leur établissement à Vannes n'étaient pas achevées (1); ses parents l'envoyèrent donc à Rennes et, dès l'enfance, Maunoir et lui purent ainsi se connaître, peut-être même pré luder à leur intimité future.



Le Père Champion, historien du Père Huby, raconte ainsi la vocation de cet émule du Père Maunoir : « Son père
« ayant appris qu'il vouloit se rendre Jésuite, l'envoya à
« Paris, pour faire son cours de philosophie dans un des
« Collèges de l'Université. Mais le changement de lieu ne

(1) Les Jésuites ne s'établirent au collège de Quimper qu'en 1620. Quant au collège de Vannes, malgré les pourparlers entamés depuis longtemps entre l'évêque Georges d'Arradon et le T. R. P. Aquaviva, ce ne sera pas avant 1630 que les Pères pourront s'en charger.

« changea rien dans son dessein. Il en poursuivit l'accom-
 « plissement avec tant d'ardeur que le Père Pierre Coton,
 « Provincial de la Province de France, cet homme si éclairé
 « des lumières surnaturelles, se crut obligé de le recevoir
 « en la Compagnie, sans attendre la fin de son cours, et
 « prédit qu'il y persévérerait et qu'il en seroit un des meil-
 « leurs sujets. »

Ainsi, le 25 décembre qui suivit l'entrée de Maunoir au noviciat de Paris, son ancien condisciple devint son frère (1) ; plus tard, il sera tantôt son Recteur au collège de Quimper, tantôt son auxiliaire dans l'œuvre des missions, tantôt son maître dans celle des retraites à Vannes, mais toujours et partout son très fidèle ami.

A voir le Frère Maunoir, d'apparence si saine et si robuste, près du Frère Huby, tout frêle dans sa délicatesse distinguée et presque féminine, on eût pensé que le premier fournirait la plus longue carrière. C'est l'inverse qui arriva : tous deux étaient destinés à des travaux prolongés ; mais le

(1) Sur le noviciat du P. Huby, le P. Champion ajoute des détails de première main, qui font mieux comprendre combien le Frère Maunoir et son compagnon devaient s'entendre et s'aider mutuellement : « Il avoua un peu avant sa dernière maladie (donc quelque soixante-huit ans plus tard) que Dieu l'avait attiré à la Compagnie par des mouvements extraordinaires et par des grâces fort sensibles ; qu'il y avoit apporté un fonds de bonne volonté et d'innocence et qu'il avoit eu le bonheur d'y rencontrer les plus excellens maîtres de la vie spirituelle, par la conduite et par les exemples desquels il s'étoit formé à la perfection religieuse. »

Vénérable Père Maunoir n'atteindra pas tout à fait son soixantième anniversaire de vie religieuse, tandis que le Père Huby lui survivra une dizaine d'années.

Les deux novices n'étaient pas réunis depuis trois mois qu'un deuil commun vint les affliger et avec eux toute la province de France. Le 19 mars, le R. P. Coton était rappelé à Dieu, au plus fort d'une épineuse affaire dressée par le Parlement contre la Compagnie. Cette dernière épreuve acheva le bon ouvrier usé par tant de travaux. Sans doute, les intrigues de ses ennemis ne lui avaient pas ôté la confiance de Louis XIII dont il avait dirigé l'éducation, mais elles assombrirent ses derniers jours. « Hélas, soupirait-il les larmes aux yeux, faut-il que je meure comme... perturbateur du repos public après avoir servi deux Roys de France, l'espace de vingt ans, avec tant de fidélité ». Ce matin-là, le Frère infirmier l'avertit qu'on ne lui donnait plus qu'à peine quelques heures de vie. Alors il fit appeler les novices présents dans sa maison : il en venait tous les jours plusieurs à Saint-Louis pour aider à servir les messes. Ceux qui y avaient été envoyés en cette fête de saint Joseph purent ainsi recevoir les avis suprêmes du saint Provincial. Depuis de longues années, leur dit-il, son désir était de mourir le jour choisi par l'Église pour honorer saint Joseph : grâce à Dieu ce vœu était exaucé. Privé de la consolation de monter à l'autel une dernière fois, il leur demandait de

bien vouloir assister à la messe pour lui et de communier à ses intentions. Quand on lui apporta le Viatique, il se tint à genoux et, pendant son action de grâces, il resta dans cette posture, appuyé sur les bras de deux religieux. Puis il reçut l'extrême-onction ; vers la fin de la cérémonie, il expirait.

Le Frère Maunoir fut-il l'un des témoins privilégiés de cette admirable mort ? Rien ne permet de l'affirmer ; mais ce qui est certain, c'est qu'avec tous ses frères du noviciat, il défila devant la dépouille du grand religieux à qui il avait des obligations toutes personnelles. De divers côtés, comme pour protester contre les injustices parlementaires, on affluait près du corps exposé dans ses ornements sacerdotaux. Une relation contemporaine observe : « Nos Pères du « collège et du noviciat trouvèrent une grande résistance à « nos portes, pour ce que les rues de Saint-Antoine et de « Saint-Paul estoient ou pleines de monde ou embarrassées « de carrosses. » Malgré son âge, le Père Ignace Armand recueillait provisoirement la succession du Provincial défunt.

Un autre changement qui mit, cette année-là, l'émoi parmi les novices, ce fut le départ de leur Père Maître. Depuis longtemps, le Frère Julien avait oublié le premier accueil un peu froid du R. P. Brossault ; il se souvenait seulement que, le malentendu une fois dissipé, il avait toujours trouvé en son Supérieur un père très bon et très

aimant. Il ne pouvait sans regret le voir s'éloigner, car, au moment de la séparation, il ne prévoyait pas qu'il le retrouverait comme Recteur à Quimper et que, quatre ans plus tard, il serait à nouveau sous sa direction. Mais ce qui adoucit singulièrement le sacrifice, c'est que le successeur du Père Brossault n'était autre que le Père Le Meneust, l'ancien Préfet des études au collège de Rennes. Sa venue rappelait aux Frères Maunoir et Huby de bien chers souvenirs, et ils s'estimèrent heureux d'achever sous sa conduite leur apprentissage de la vie religieuse.

Le noviciat terminé, les jeunes Jésuites étaient assez souvent appliqués à des études littéraires avant d'aborder la philosophie. A cet effet, le T. R. P. Aquaviva avait créé les juvénats, sortes d'écoles normales où les nouveaux religieux pourraient être préparés au professorat des collèges, tout en perfectionnant leur formation spirituelle. Mais cette institution n'avait pas encore été réalisée dans tous les pays : ainsi, florissante déjà en Portugal, elle était pratiquement



ignorée des Espagnols. En France, on lui avait donné le commencement d'exécution que permettaient les circonstances. Dans certains collèges, on groupait quelques scolastiques sous le nom d'*auditores rhetoricæ*. Quand Julien Maunoir était encore élève à Rennes, il avait vu une demi-douzaine de ces religieux envoyés là pour y faire cette rhétorique supérieure ; l'un d'eux, François Vavasseur, s'est fait un nom depuis, comme humaniste et comme poète. A la fin de l'été 1627, le Frère Huby reçut la même destination : il retournait dans son ancien collège pour y étudier l'antiquité classique. Mais le Frère Maunoir ne l'accompagnait pas. Sans doute le savait-on capable, sans plus de préparation, d'aborder, le moment venu, une chaire de grammaire, et le R. P. Filleau, nouveau Provincial, décida de l'envoyer directement à La Flèche pour y suivre, trois ans durant, les cours de philosophie.

Le Collège de La Flèche.

C'était un changement de vie assez complet et passablement brusque. A une existence retirée, dans une maison de probation qu'occupait exclusivement une trentaine de novices, succédait sans transition le travail intellectuel intense, au milieu d'une jeunesse studieuse qui pouvait monter, laïques compris, à un millier et demi pour le moins. Dans

la paisible retraite du noviciat Saint-Germain, en ce coin tranquille de la paroisse Saint-Sulpice, il vivait de régularité et de prière. Dieu se communiquait à lui avec une familiarité croissante, « entrant tout à coup dans son âme », s'y répandant à « la façon d'une huile douce ou d'un baume précieux », « l'inondant de suavité intérieure... » A deux reprises, la Sainte Vierge l'avait visité par une assistance merveilleuse, renchérisant, comme il le dit, sur les marques de tendresse dont elle l'avait favorisé à Rennes (1).

De peur que cette céleste intimité ne soit interrompue ou diminuée dans une vie d'études très absorbantes, le nouveau philosophe s'est prémuni contre les difficultés à venir par des résolutions pratiques autant que généreuses. « Dieu veut « que je sois saint et savant. Il m'ordonne de me servir de tous « les moyens que j'ai dans la Compagnie d'acquérir la sainteté « et la science... Quand j'auray fait tout ce qui sera en « mon pouvoir, que je réussisse ou non, je seray également

(1) De ces deux grâces, il rapporte la première dans des notes prises dix ans plus tard, et il fait ce récit en breton afin de le préserver des curiosités indiscrettes : « Pendant mon noviciat, à la vue de mes fautes passées, je m'étais endormi dans une grande tristesse. Cette tendre Mère avait alors daigné s'apparaître à moi durant mon sommeil, avec tous les charmes de sa beauté. Elle avait mis sur mes yeux une pierre précieuse... » Et pour bien montrer par des effets qui ne sauraient tromper que ce n'était point là une illusion, il ajoute : « A mon réveil, j'avais senti en moi, avec le regret de mes péchés, une paix inaltérable. » Quant à l'autre faveur, sur le point de la narrer, il s'est arrêté, retenu par l'humilité et, selon la réflexion du Père Boschet, « sa plume trop modeste n'a pas osé l'écrire, pas même en bas-breton. »

« content et je recevray de la main de Dieu la mesure de
« la sainteté et de la science qu'il luy plaira de me donner.
« Si ceux avec qui j'étudie font de plus grands progrès que
« moy dans les sciences, je n'en auray point de jalousie ;
« je les louerai hautement et de tout mon cœur... Mais
« s'il arrive que j'aye plus de succès qu'eux, je ne m'en
« ferai point accroire pour un présent que j'auray reçu du
« Ciel... A Dieu ne plaise que je m'en estime davantage
« pour cela ou que j'en estime moins les autres... Ne
« négligeant rien de ce qui m'est prescrit touchant les
« études, je me donneray de garde d'une certaine avidité
« de sçavoir, ordinaire aux personnes qui ont de l'ouverture
« et du goust pour les sciences. Cet empressement cause du



« trouble et marque de la passion ; il desseiche l'âme et
« rallentit la ferveur de la dévotion... Je n'auray donc
« d'empressement et d'ardeur que pour la vertu. »

Le vaste collège où le Frère Maunoir allait réaliser ce beau programme existait depuis un quart de siècle à peine, mais sa prospérité animait d'une vie très intense la jolie ville angevine, calme comme le cours du Loir qui l'arrose. En l'établissant avec magnificence, son royal fondateur, complètement revenu des préventions qu'on lui inspirait contre la Compagnie, avait donné un témoignage de son affection pour les Jésuites français et de son attachement pour ce coin d'Anjou qui lui rappelait les meilleurs souvenirs de son enfance. Il avait rêvé, selon l'expression du Père Demezat, que « de la maison paternelle et du lieu où il
« avoit été conçu prinsent leurs sources toutes les autres mai-
« sons de la Compagnie ». Héritier des sentiments de son père, Louis XIII avait honoré La Flèche d'une visite, en 1614. Quand notre nouveau philosophe y arriva treize ans plus tard, les bâtiments, achevés depuis peu sous le regard du Frère Etienne Martellange, le Jésuite architecte, resplendissaient encore de tout leur jeune éclat.

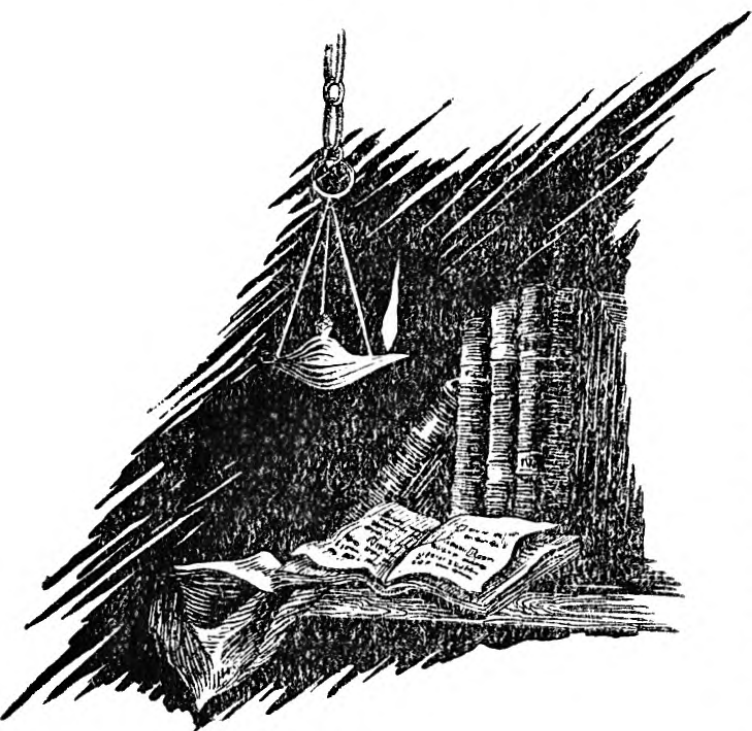
A l'intérieur, l'activité intellectuelle répondait à ces brillants dehors. Les philosophes, il est vrai, n'étaient pas en contact quotidien avec toutes les célébrités que comprenait le corps enseignant ; on ne les admettait pas, par exemple,

aux cas de conscience présidés par le Père Pierre de Sesmaisons, ce religieux d'une affabilité si charmante que son zèle à soutenir les vrais principes de l'Église sur la communion fréquente allait bientôt désigner à la colère janséniste d'Antoine Arnauld. Du moins avaient-ils d'excellents professeurs qui méritaient toujours le témoignage de Descartes, l'un des tout premiers élèves de la maison : « Je dois rendre cet honneur à nos maîtres de dire qu'il n'y a lieu au monde où je juge qu'elle (la philosophie) s'enseigne mieux qu'à La Flèche » (1). A la tête de ce brillant groupe de professeurs, le R. P. Claude Tiphaine, recteur du collège, jouissait d'un grand prestige. Ce n'était pas seulement « un savant en us » (il est connu dans l'École sous le nom de *Tiphanius*), mais un philosophe et un théologien du premier mérite. Ses Commentaires sur la *Logique* et l'*Éthique* d'Aristote lui avaient acquis une telle réputation que l'évêque de Marseille l'éloquent Dominicain Coëffeteau, osait bien affirmer : « Si Aristote et saint Thomas venaient à se perdre, on pourrait retrouver toute leur doctrine dans la tête du Père Tiphaine. »

Admirablement guidé pour sa formation intellectuelle par des maîtres éminents, le Frère Maunoir ne trouvait pas

(1) Lettre de Descartes à un ami de Rennes, citée par le R. P. de Rochemonteix. *Le Collège Henri IV de La Flèche*. Le Mans, Leguicheux, 1889. t. IV, p. 2. — Quand l'illustre philosophe y entra, à Pâques 1604, le collège n'était ouvert que depuis six mois.

moins de secours dans la communauté pour faciliter ses progrès spirituels. Le Père Ennemond Massé venait de partir



après un séjour d'une dizaine d'années dans les fonctions de ministre. Or ce Père était l'un des deux premiers pionniers de la mission de Nouvelle-France. Contraint, par les circonstances politiques, de rentrer en Europe, il ne souhaitait rien tant que de retourner travailler et mourir parmi les sauvages pour lesquels il avait

déjà tant souffert. En attendant, sa présence prolongée au collège Henri IV servit à éveiller, chez beaucoup de jeunes religieux, la flamme apostolique et l'esprit missionnaire. L'un d'eux, le Frère Isaac Jogues, à peu près du même âge que le Frère Maunoir, l'avait devancé d'un an à La Flèche. Un peu effacé, sous des dehors de modestie, de douceur, d'humilité et de régularité parfaite, il cachait un cœur dévoré de zèle pour le salut des infidèles. Originaire d'Orléans, élève des Jésuites dans sa ville natale, puis novice à Rouen, il n'avait pas rencontré avant 1627

le futur apôtre des Bretons. Bien vite ils durent se comprendre. Pendant les deux années qu'ils passèrent ensemble (1), que de fois n'échangèrent-ils pas leurs rêves d'avenir pour la propagation de la foi ? Isaac Jogues hésitait alors entre l'Éthiopie, le Japon (2) et le Canada ; cette dernière mission attirait invinciblement Maunoir et cet attrait persista longtemps. Le Père Jogues pensait à lui, sans doute, quand, en juin 1637, il écrit à sa mère, au milieu des souffrances que le Nouveau-Monde lui révèle chaque jour : « Je vous conjure, Madame, par les entrailles de la « charité de Jésus-Christ, de remercier le Seigneur d'une « faveur si peu ordinaire qu'il m'a faite et que *tant de servi-* « *teurs de Dieu*, pourvus de plus belles qualités que moi, « désirent et poursuivent si chaudement. »

Plus encore que les exemples extérieurs, la grâce poussait notre fervent philosophe à des progrès incessants. Le Père Boschet qui, tout à loisir, put comparer, d'après les notes, la retraite de 1628 et celle de 1630, admire l'ascension accomplie en ces deux années par le saint jeune homme : « A « mesure qu'on avance dans ce journal, dit-il, on trouve « toujours des choses plus merveilleuses... » Durant la pre-

(1) En 1629, sa philosophie terminée, Isaac Jogues fut nommé professeur de sixième au collège de Rouen.

(2) Justement, en 1628, on célébra des fêtes exceptionnelles pour la canonisation des saints Jésuites Japonais Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisai.

mière de ces deux retraites, le Frère Julien écrivait : « J'eus
« une grande confiance que Dieu me donneroit enfin son
« saint amour... » Deux ans plus tard, l'espérance est réali-
sée et il peut avouer : « Je sentis avec une joie bien pure
« comme si deux anges m'eussent tiré le cœur de la poitrine
« et l'eussent pressé pour en faire sortir tout ce qu'il y
« avoit d'affection naturelle... » Déjà Dieu lui avait montré
l'avancement qu'il avait accompli avec la grâce : « Le ven-
« dredi de l'octave du Saint-Sacrement, j'eus une vue inté-
« rieure qui me montra l'estat où mon âme estoit alors et
« celui où elle avoit esté dans le monde : il y avoit une
« grande différence de l'une à l'autre. »

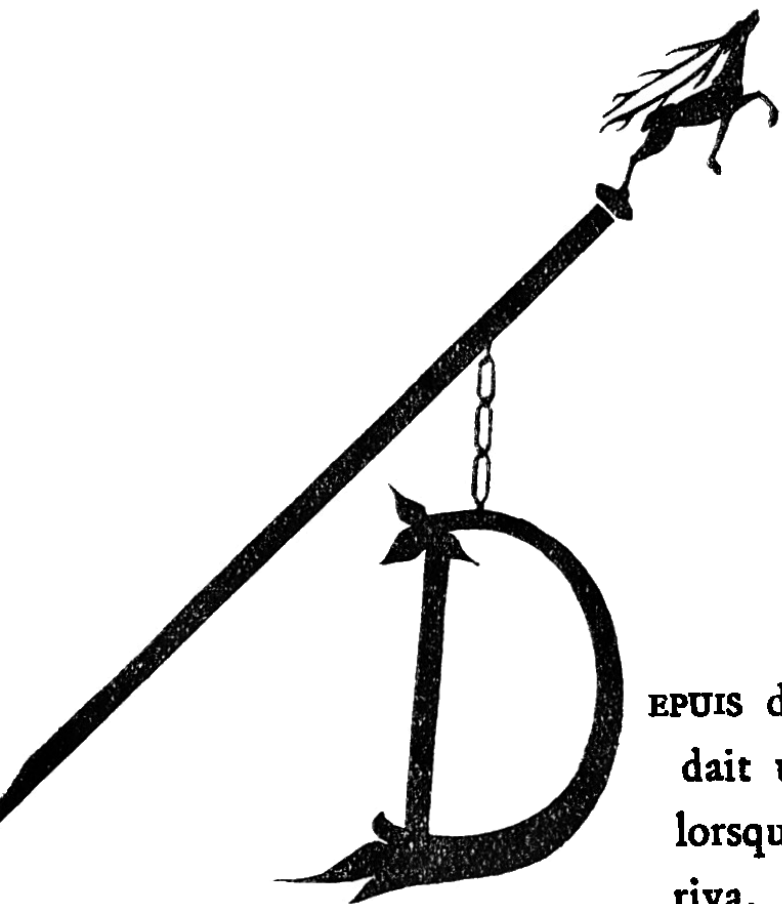
Cinq années d'une préparation religieuse et intellectuelle si sérieusement faite permettaient désormais de jeter sans crainte le jeune religieux dans la vie active de « régent ».

A la fin de l'été 1630, l'obéissance l'envoyait à Quimper.

III

PREMIERS CONTACTS
AVEC LA BASSE-BRETAGNE

Ignaros viæ miseratus agrestes .
(Virgile, *Géorg.*, I. 41.)



Quimper

DEPUIS dix ans Quimper possédait un collège de Jésuites (1) lorsque le Père Maunoir y arriva. Sans peut-être égaler en prospérité ceux de Rennes ou de La Flèche, cet établissement florissait sous la direction du Père Brossault qui avait depuis peu remplacé le célèbre Père Hayneufve. Combien, pour ses débuts dans l'enseignement, le jeune professeur de cinquième eut-il d'enfants à « régenter » ? Nous ne saurions le dire au juste, mais, trois ou quatre ans plus tôt, cette classe en comprenait... trois cent-quatre-vingts ! On pense bien que, dans ces conditions, la discipline ne devait pas être toujours facile ; aussi le recours aux « correcteurs »

(1) Cette fondation fut pour le Vénérable Michel le Nobletz un sujet de grande joie. « Au lieu où il reçut la nouvelle, il dit le *Te Deum laudamus* en action de « grâces, puis, ayant amassé ses meilleurs amis et disciples, il fit un feu de joie « pour témoigner le contentement de son âme. » (*Vie manuscrite*, livre II, ch. VII).

séculiers, établis d'après les prescriptions de saint Ignace (1) et l'usage universel, était-il d'une nécessité indispensable. L'un d'eux acquit par la suite une certaine notoriété. C'était un Irlandais, John Callaghan (Calaganus, comme on l'appelait). Les dix-huit livres de traitement qu'il recevait du Père Guillaume Thomas, un procureur réputé thaumaturge, lui permettaient de faire ses études. Comme il était lettré, il résuma en un distique sa biographie et ses fonctions au collège de Quimper :

*Versor in Armorica, peregrinis ductus ab oris ;
Rex sum, nec regno ; dextera sceptrum gerit.*

Le Père Maunoir ne dut pas faire de difficultés pour recourir, quand il le fallait, au bras séculier, lui qui, plus tard, reconnut l'utilité des « baguettes blanches » dont ses missionnaires catéchistes, ainsi qu'il le raconte en son journal latin, se servaient surtout pour expliquer les tableaux, mais aussi pour réprimer la dissipation des enfants étourdis. Personnellement, il acquit vite un grand prestige, car, sans préjudice de sa douceur naturelle, il avait une patiente et inébranlable fermeté. « Il sçavoit, dit le Père Boschet, qu'il « falloit les dresser (les élèves) lorsqu'on pouvoit encore les « plier. » Mais le vieil historien n'ignore pas que si « la crainte

(1) *S. Ignat. Epist.* (Monum. histor. S. J.) III, 772 ; IV, 601 ; VI, 256, 601, 606 ; X, 403.

est aux enfants la première leçon » (La Fontaine), elle ne saurait être tout l'idéal de l'éducateur. Aussi ajoute-il qu' « il n'omettoit rien pour leur inspirer à la fois l'amour « de la piété et de l'étude. Il leur dicta un ordre du jour et « une méthode de prier, d'étudier et de rendre toutes leurs « actions chrétiennes, et il leur fit observer exactement ce « qu'il leur avoit prescrit. Par là, les écoliers de Maunoir « apprirent la vertu avec la science, et leur exemple joint à « celui de leur régent excita une grande émulation dans « tout le collège. »

C'est en somme son propre portrait que le Père dessinera un jour, quand il nous montrera le Père Quintin occupé, avant son entrée dans l'ordre de saint Dominique, à instruire les enfants de Morlaix : « Lorsqu'il expliquoit les leçons de « Cicéron et de Virgile, il prenoit toujours occasion de dire « quelque chose de Dieu et d'édification. »

Le jeune professeur puisait, dans l'esprit de son Institut, une haute estime pour sa tâche. Depuis, il a écrit quelque part : Saint Ignace faisait si grand état de l'éducation de la jeunesse qu'il voulut que ses enfants fissent un vœu particulier d'enseigner. En effet, dès le début de la Compagnie, les collèges furent, avec les missions en pays infidèles, son œuvre de prédilection. Aussi, sans renoncer à l'espoir de passer un jour au delà des mers pour porter aux païens le nom de Jésus, le Père Maunoir ne s'occupa plus, pour le

moment, qu'à devenir un excellent maître. Sa vie n'avait-elle pas déjà un emploi magnifique que transfigurait encore à ses yeux la volonté divine, source de l'obéissance ? Un confrère lui conseillait-il de s'initier à la langue bretonne afin de secourir tant d'âmes que leur ignorance mettait en danger, il répliquait résolument : « Vous savez que ma classe est ma mission et que, pour la bien faire, les langues que je dois apprendre sont la latine et la grecque. » Au souvenir des ardents désirs, conçus naguère ou développés à La Flèche, il ajoutait : « Si j'en étudiois quelque autre, ce seroit celle du Canada, où je crois que Dieu m'appelle. »

Mais, pour lui révéler sa vocation définitive, la Providence se servit d'une autre voix. Ce fut celle du Père Pierre Bernard. Rennais de naissance et de vingt-et-un ans l'aîné de Maunoir, ce Père était alors à Quimper ministre du collège. Jadis, son père avait dû l'envoyer en Flandre, ainsi que ses cinq frères, pour achever ses études chez les Jésuites. L'éducation reçue à la maison paternelle par cette nombreuse famille fut telle qu'à l'exception d'un seul, tous se firent religieux : deux Capucins, un Carme, deux Jésuites... Après son noviciat à Tournai, Pierre, le benjamin, fut rappelé en France. Nevers et Moulins le possédèrent quelque temps ; enfin, on l'envoya à Quimper et, dans cette ville qu'il n'avait jamais vue, il reconnut aussitôt les lieux qu'une vision merveilleuse lui avait précédemment montrés comme

le champ qu'il devrait cultiver un jour. En 1630, il y avait une dizaine d'années qu'il se dépensait là au service spirituel du prochain et sans cesse il demandait à Dieu, par l'intercession de saint Corentin, premier évêque de Cornouailles, de pourvoir au salut de ce beau diocèse depuis longtemps négligé.

Le Père Bernard était limité dans l'exercice de son zèle par son ignorance de la langue bretonne. Heureusement le procureur du collège, le Père Guillaume Thomas, « entendait » le breton, ce qui lui permettait de remplir avec beaucoup de fruit le double rôle de catéchiste et de confesseur. C'était un homme d'une foi si grande qu'en se promenant dans la campagne, il lui était arrivé, disait-on, de rendre la vue à un petit pâtre aveugle, par ces seuls mots : « Pierre, regarde-moi ». Le Père Boschet, qui a recueilli ce prodige en son histoire, ajoute avec ce mélange savoureux de naïveté et de finesse qui lui est propre : « Quoique ce fait n'ait point d'autre garant que la tradition, il paroît néanmoins très constant. Un Jésuite digne de foi et qui, en bon théologien, comme il est, ne croit les choses qu'après les avoir bien examinées, m'a assuré que le Père Thomas lui avoit raconté plusieurs fois ce miracle avec la même simplicité avec laquelle il s'étoit opéré, rendant à Dieu la gloire d'une guérison si surprenante : et il m'a ajouté qu'on devoit croire le Père Thomas sur sa parole,

« parce que c'étoit un homme humble et sincère, et d'une « prudence égale à sa simplicité. » On n'aura pas de peine à conclure avec l'historien que « Maunoir s'estimoit heureux « de vivre avec de si grands serviteurs de Dieu », dans cette fervente communauté qui comptait neuf prêtres, trois scolastiques et cinq frères coadjuteurs.

Pendant l'année 1631, il reçut une grâce qui, sans le distraire de son apostolat présent, tourna davantage ses

pensées vers le sacerdoce et les ministères futurs. L'évêque de Quimper, Monseigneur Le Prestre, lui conféra la tonsure et les ordres mineurs. Ce prélat n'avait pas précisément introduit les Jésuites dans son diocèse ; c'est son prédécesseur, Monseigneur du Liscoët, qui les avait appelés ; mais leur installation



n'ayant pu se faire que sous son épiscopat, son accueil fut d'abord favorable. Il n'en montra pas moins une persistante hostilité à l'œuvre des missions et son opposition irréductible retardera l'entrée du Père Maunoir dans la carrière apostolique.

Dom Michel, de son côté, n'oubliait pas la promesse reçue du Ciel et il avait hâte d'en voir l'accomplissement. Ses désirs redoublaient d'intensité depuis que le Père Quintin, l'unique compagnon de ses travaux, lui avait été ravi par la mort. Ce vrai fils de saint Dominique, frère et imitateur de saint Vincent Ferrier, avait héroïquement souffert pour la réforme de son couvent de Morlaix ; puis, en plus d'une mission, il avait assisté son ami qui se sentait bien seul devant la tâche immense. Il se rendait à Rouen, où l'appelait le chapitre des Frères Prêcheurs, quand, de passage à Vitré, il fut presque subitement appelé à la récompense (1).

Mais Dieu ne laissa pas M. le Nobletz sans consolation ni assistance. Une voix l'avertit de se rendre à Quimper, au collège des Jésuites : il y reconnaîtrait son successeur ; de

(1) Lorsqu'on demanda à Dom Michel ses souvenirs pour la biographie du Père Quintin, il dit que « le plus grand miracle qu'il avoit remarqué en cet homme de Dieu, c'étoit d'avoir demeuré vingt ans dans un couvent non réformé... luy menant une vie très parfaite. Toutes les nuits, il faisoit la discipline et s'adonnoit à l'oraison, ne dormant d'ordinaire plus de deux heures. Le Père Michel dit un jour à un Père de la Compagnie de Jésus qu'il n'avoit connu aucun religieux plus mortifié que le Père Quintin. » (Vén. P. Maunoir, *Vie de Dom Michel Le Nobletz.*)

tous les religieux de la maison, c'était le plus jeune. Dom Michel était à Douarnenez et s'apprêtait à quitter la Cornouailles pour rentrer dans le Léon, quand lui fut donnée cette rassurante promesse. Cet avis le trouva aussi prompt à obéir que le fut saint Joseph à prendre, sur la parole de l'ange, le chemin de l'Égypte ; la nuit même, il partit et, le lendemain matin, avant sept heures, il se présentait à la porterie du collège. Le nom de Maunoir lui avait-il été révélé ou bien conclut-il que le plus jeune Père devait régenter la dernière classe ? Ce qui est certain, c'est qu'il demanda à voir le professeur de cinquième. L'entrevue fut courte et aussi simple que la première rencontre du Bienheureux Claude de la Colombière avec sainte Marguerite-Marie. Dom Michel parla de la vocation des saints apôtres Pierre et André, ajoutant que pareil appel supposait une grande fidélité. Ce fut tout. Ils se séparèrent en s'embrassant ; leur sainte amitié était fondée pour toujours.

Pour le vieux missionnaire, le temps n'était pas encore venu de chanter le *Nunc dimittis* ; du moins l'avenir lui apparaissait-il moins sombre et, de retour à Douarnenez, il fit part à quelques confidents de son immense consolation. Il ne laissa pas ignorer à ses auditeurs ordinaires combien imparfaite demeurait encore l'œuvre de leur sanctification et, selon sa coutume, il se servit pour le leur faire comprendre d'énigmes et de paraboles. Ainsi, il leur montra un œuf

dans lequel un poussin tout formé semblait ne pouvoir se libérer de sa coquille. Ce poussin captif, leur expliqua-t-il, c'était leur âme, retenue par des obstacles qu'un autre prédicateur, un Jésuite, viendrait bientôt supprimer...

Cependant le discours quelque peu énigmatique de M. le Nobletz intriguait le Père Maunoir. Pour s'en éclaircir, il recourut au Père Bernard, son habituel confident. Celui-ci n'eut pas de peine à conclure que l'allusion à la vocation et à la fidélité des deux apôtres n'avait d'autre sens que de l'inviter à s'offrir pour les missions bretonnes. Mais ce qu'il ne voyait pas encore, c'était sa propre vocation à lui. Si Maunoir était destiné à imiter l'apôtre Pierre, le Père Bernard serait un jour André, le frère aîné, soumis, dans la hiérarchie de l'apostolat, à son frère plus jeune. Plusieurs années passeront avant que se découvre entièrement le plan divin.

Pour le moment, un gros obstacle ferme au régent de grammaire l'accès de ces missions auxquelles le convient les hommes et peut-être Dieu lui-même ; il ignore complètement la langue bretonne. *Quis revolvat lapidem ?* Une fois de plus, Marie, sa bonne Mère du ciel, lui vient en aide. Comment ? le Père Boschet l'a raconté, à peu près en ces termes. A un quart de lieue de Quimper, assez près du chemin de Châteaulin, il y a une chapelle dédiée à la Mère de Dieu. Elle se nomme en breton *Ti Mamm Doué*. C'est l'objet d'une

dévotion locale, et les professeurs du collège y menaient chaque année tous leurs élèves en pèlerinage pour les mettre sous la protection de la Sainte Vierge (1). Maunoir allait à cette chapelle sans autre intention que de rendre hommage à la Mère de Dieu. Mais, en chemin, les entretiens du Père Bernard lui revinrent tout à coup à la pensée. « En mesme
« temps, une vue intérieure luy représenta les éveschez de
« Quimper, de Tréguier, de Saint-Brieu (*sic*), de Léon,
« comme une carrière ouverte à son zèle et tous les moyens
« qu'il devoit employer au salut de ces quatre diocèses.
« Aussitost il sentit se former en son cœur la résolution
« d'apprendre le bas-breton : son âme, ainsi que luy-mesme
« l'a rapporté, ne faisant rien durant cette visite du Ciel
« qu'acquiescer à la volonté de Dieu.

« Tout occupé de cette vocation extraordinaire, il arriva
« à la chapelle où, s'estant prosterné devant l'autel de Nostre-
« Dame, il s'offrit à Nostre Seigneur et le pria très instam-
« ment, puisqu'il le destinoit à instruire ces peuples aban-
« donnez, de luy apprendre à parler leur langue. Ensuite, il
« s'adressa à la Sainte Vierge et luy dit avec toute la con-
« fiance qu'il avoit en elle : « Ma bonne Maîtresse, si vous
« daigniez m'apprendre vous-mesme le bas-breton, je le

(1) Le Père Boschet parle ici d'expérience, car il fut aussi régent à Quimper.

« sçaurois dans peu et je serois bientôt en estat de vous
« gagner des serviteurs. »

Après cette prière, le Père Maunoir alla rendre compte au Père Bernard, de ce qui venait d'arriver. Il lui annonça qu'il apprendrait la langue du pays dès qu'il en aurait eu la permission.

Quand ils eurent vent de ce projet, les Pères du collège s'y montrèrent tous hostiles. L'un rappelait au jeune professeur son devoir d'état ; d'autres lui déclaraient tout net qu'il échouerait certainement, personne ne pouvant parler breton s'il n'y a été accoutumé dès sa petite enfance. Certains enfin mettaient en avant ce qu'ils croyaient le plus grand service de Dieu et déploraient, de la part d'un si beau talent, l'abandon des hautes sciences où il avait déjà fait ses preuves.

Malgré toutes ces objections qu'il a discrètement résumées dans son journal latin, Maunoir fit soumettre le cas au Père Provincial. L'autorisation, sollicitée par le Père Bernard, arriva enfin, le jour même de la Pentecôte (1631), jour, remarque le Père Boschet, « auquel les Apôtres reçurent le don des langues ». Et, avec une réserve que d'aucuns trouveraient excessive, le narrateur poursuit :

« Si la facilité avec laquelle il apprit le bas-breton n'est pas
« quelque chose d'approchant de ce don du Saint-Esprit,
« c'est au moins une grâce singulière : puisqu'après huit

« jours d'étude, il parloit l'une des plus difficiles langues du
 « monde assez bien pour faire le catéchisme à la campagne,
 « et qu'en moins de deux mois il la sçut si parfaitement
 « qu'il preschoit en cette langue sans préparation : avantage
 « qu'il eut toujours depuis, mesme après avoir esté plusieurs
 « années sans en faire usage. »

Le souvenir de ce prodige, un peu dramatisé par la nécessité de le rendre sensible, est conservé dans la cathédrale de Quimper, grâce au pinceau du peintre breton Yan d'Argent.

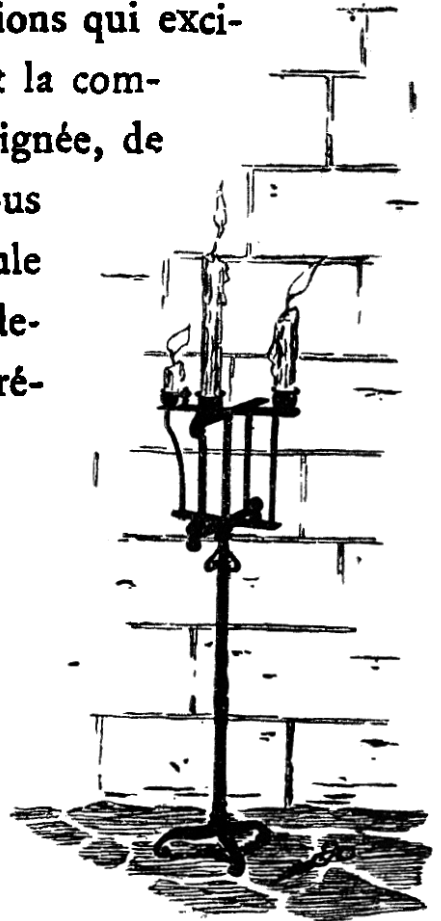
Les compagnons ou émules du Père Maunoir dans l'évangélisation de la Bretagne n'éprouvèrent point cette merveilleuse facilité. Le Père Rigoleuc, par exemple, ne put jamais exercer en breton le saint ministère et son action, si étendue, si féconde, s'exerça par le moyen des prêtres bretonnants qu'il formait à la prédication et qu'il accompagnait dans les missions, sans prêcher lui-même (1). Le Père Julien, au contraire, était, à vingt-cinq ans, en possession de son instrument d'apostolat. Aussi, ne tarda-t-il pas à s'en servir.

(1) De ce nombre fut Sylvestre Nicolazic, « l'enfant de sainte Anne », le fils du voyant de Keranna. Pendant six ou sept ans, il fut le disciple et le compagnon du Père Rigoleuc et il mourut à 32 ans, peu après son maître. M. le chanoine J. Buleon, biographe d'Yves Nicolazic (Abbeville, Paillart, 1930), relève ce trait : « On trouve une signature de lui qui... porte la marque de P. Rigoleuc... Il signe : « Sylvestre Nicolazic, prêtre indigne » (p 72, 73).

Premières Prédications.

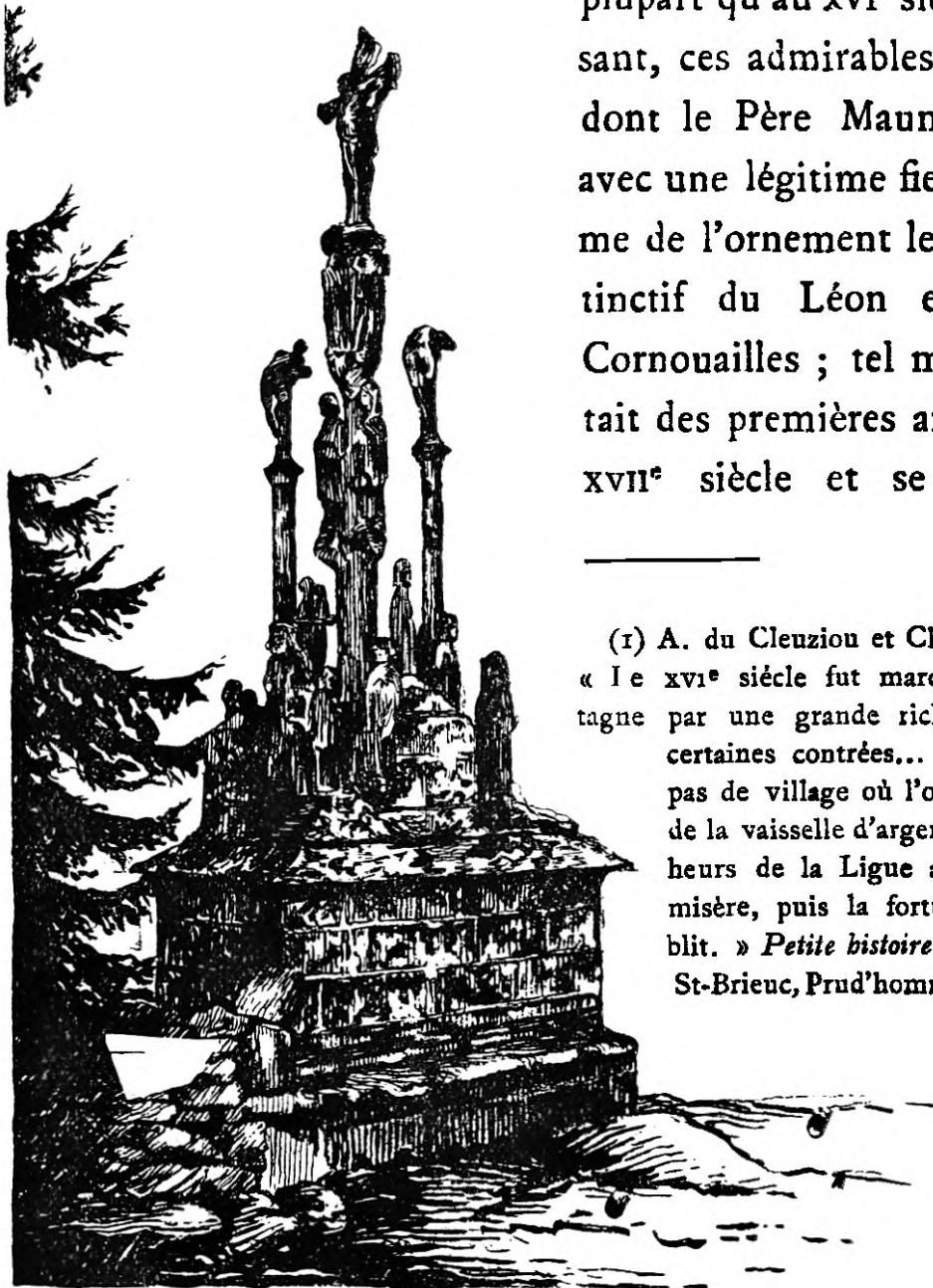
Il parut juste que la paroisse où le jeune apôtre avait reçu cette faveur extraordinaire fût la première à en bénéficier. Ti Mamm Doué se trouvait sur le territoire de Cuzon. Ce fut donc aux habitants de ce village qu'il donna les prémices de ses prédications et que, s'acquittant de sa promesse, il communiqua quelque chose de sa tendre dévotion envers Marie. Bientôt il songea à étendre le champ de son zèle et à consacrer à d'autres paroisses les dimanches et les jours de fêtes où son emploi ne le retenait pas à Quimper.

Quel était donc l'état de ces populations qui excitaient si fort la pitié du Père Bernard et la compassion douloureuse, parfois même indignée, de Dom Michel le Nobletz ? Gardons-nous d'abord de prêter foi à la légende ridicule d'une Bretagne toujours retardataire, demeurée à demi-barbare et longtemps réfractaire à toute civilisation. Ce serait oublier la prospérité littéraire et surtout artistique des xv^e et xvi^e siècles, ces églises et ces châteaux, ces vitraux splendides, ces meubles richement sculptés et jusqu'à ces menus objets d'utilité banale, jougs à bœufs, lan-



diers, résiniers, etc., dont l'élégance et les ornements « témoignent non seulement de l'aisance qui régna en général dans nos campagnes, mais du goût des Bretons » (1).

L'art religieux, naguère si brillant dans toute la province et particulièrement en Basse-Bretagne, était loin d'être tombé en décadence. Ainsi, ils ne remontaient pour la plupart qu'au xvi^e siècle finissant, ces admirables calvaires dont le Père Maunoir parle avec une légitime fierté comme de l'ornement le plus distinctif du Léon et de la Cornouailles ; tel même datait des premières années du xvii^e siècle et se trouvait



(1) A. du Cleuziou et Ch. de Calan : « Le xvi^e siècle fut marqué en Bretagne par une grande richesse : dans certaines contrées... il n'y avait pas de village où l'on ne trouvât de la vaisselle d'argent. Les malheurs de la Ligue amenèrent la misère, puis la fortune se rétablit. » *Petite histoire de Bretagne, St-Brieuc, Prud'homme, p. 91, 92.*

être exactement de son âge (1). Il faut bien avouer toutefois que ces manifestations de piété n'étaient que trop compatibles avec une grande ignorance religieuse, source d'innombrables abus (2). Longtemps les diocèses de Bretagne avaient eu pour pasteurs des prélats incapables, faute de connaître le pays et la langue, d'entrer en rapports avec leurs ouailles, et même des cardinaux italiens (3) qui jamais ne vinrent visiter les églises dont ils percevaient les revenus. Semblable abus se rencontrait dans la nomination des recteurs. Il fallut que le saint M. de Kerlivio, grand-vicaire de M^{gr} de Rosmadec à Vannes, posât la question en Sorbonne : Un recteur qui ne sait que le français peut-il en sûreté de conscience posséder une cure où l'on ne parle que breton. La réponse fut évidemment négative ; alors le zélé vicaire-général « écrivit à Rome la liste des paroisses bretonnes, « suppliant Sa Sainteté de ne pas conférer celles qui vaque-

(1) Le calvaire de Plougastel-Daoulas, avec ses quelque cent-cinquante person-nages, date de 1604.

(2) Dans ses statuts synodaux de 1505, Christophe de Penmarc'h, évêque de Saint-Brieuc, avait dû interdire de mettre dans les églises les charrues, les charrettes, les volailles, le blé, la paille, le foin. (*Revue de Bretagne*, Vannes, Lafolye, 1904, p. 446). — Bien des pratiques étranges étaient passées dans les usages. Certains attribuaient au démon la création du blé noir !... On relève ici ou là des traces de paganisme. Un cas typique, que veut bien nous signaler M. Louis Marseille, est celui de la Vénus dite de Quinipily, qui fut au xvii^e siècle l'occasion d'un procès retentissant.

(3) Ainsi Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, fut évêque de Tréguier. Quimper ne vit jamais le cardinal Sermonetta, son évêque, qui d'ailleurs se démit en 1560.

« roient dans les mois qui sont à la nomination du Saint-Siège, qu'à des prêtres qui sussent la langue ». Le Père Champion rapporte cette démarche à la louange de l'homme de Dieu, et il ajoute : « En quoi il rendit un grand service au diocèse. » Mais, quand fut prise cette heureuse initiative, il y avait longtemps que le Père Maunoir travaillait au bien des prêtres et des fidèles.

Quand ceux-ci recevaient l'enseignement de leurs pasteurs, cette prédication manquait souvent son but parce qu'elle n'était ni instructive ni pratique. Dans une ordonnance synodale, M^{gr} de Rieux, évêque de Léon, rappelait à leur devoir ceux qui se servaient de la chaire plus pour faire valoir leur érudition profane que pour exposer le dogme et la morale chrétienne (1). Dans les campagnes et dans les villes, on avait avant tout besoin d'apprendre le catéchisme. C'était le plus grand souci de Dom Michel après qu'il eut constaté, même dans des paroisses comme Concarneau ou Douarnenez, une navrante ignorance.

(1) Cf. L. Kerbiriou, dans les *Études* (1926), t. 189, p. 418, 419. — Mgr de Rieux descendait d'une maison illustre qui tenait de près à la famille ducale : ainsi la Bienheureuse Françoise d'Amboise, épouse du duc Pierre II, avait pour mère Marie de Rieux. Trop obstinément fidèle à la cause de Marie de Médicis qu'il suivit en exil, Mgr de Rieux vit Richelieu lui substituer Mgr Cupif, comme si le siège de Léon eût été vacant. En 1642, Catherine Daniélou fera le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray « à ce qu'il plût à Dieu, par l'intercession de sainte Anne, de le faire retourner dans le lieu d'où il avoit esté débouté ». (Vén. P. Maunoir, *Vie manuscrite de Catherine Daniélou*, ch. 59).



Peter Vique
1875

A ce mal si répandu, le Père Maunoir pouvait déjà remédier. Sûr de la volonté divine, il se mit à l'œuvre. Le dimanche, il catéchisait une paroisse le matin et une autre le soir. Ainsi eut-il assez rapidement instruit tout le pays environnant (1) et les vices disparaissaient quand les matières de la foi et les points principaux de la morale évangélique avaient été clairement exposés à ces âmes de bonne volonté, à ces âmes bretonnes qui, pour parler avec M^{me} de Sévigné, pratiquent la vertu « naturellement, comme les chevaux trottent ».

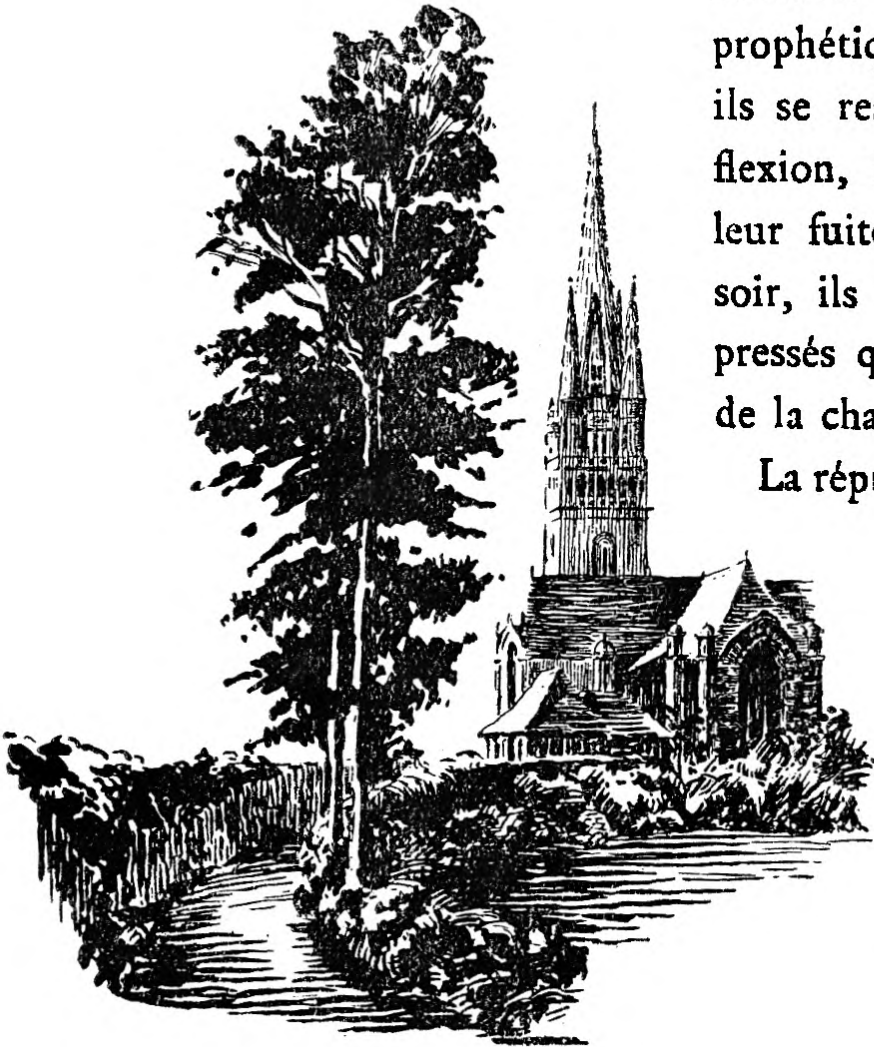
Cependant M. le Nobletz, persécuté en Cornouailles, était retourné dans le Léon. Avant de prendre congé de Douarnenez, il prédit qu'un Jésuite viendrait qui achèverait son œuvre interrompue. Quand le Père Julien s'y présenta pour faire le catéchisme dans l'église Sainte-Hélène, le bruit courut dans l'auditoire qu'il était le prédicateur annoncé par Dom Michel et, la curiosité aidant d'abord, on ne fut que plus nombreux à venir l'entendre. Douarnenez devint le théâtre préféré de ses instructions. Une seule fois, il connut

(1) Lui-même, dans le journal latin des missions, nous permet de le suivre, pendant les années 1631, 1632, 1633, à Cuzon, Kerfeunteun, Ergué-Armel, Ergué-Gabéric, à l'hôpital Saint-Antoine de Quimper, au faubourg de Locmaria, à Penhars, Pluguffan, Douarnenez et Ploaré, Clohars, Plonéis, Guengat, Bodivit en Plomelin, aux trèves de la Forest-Fouesnant, de Pouldavid, du Quillinen, qui était alors en Briec, etc...

un insuccès, d'ailleurs tout accidentel et momentané. Le soir du 1^{er} juillet, il était arrivé de Quimper pour coucher à Ploaré et prêcher le lendemain matin, pour la fête de la Visitation. Durant la nuit, il rêva qu'il était en chaire, mais que ses auditeurs l'abandonnaient les uns après les autres et le laissaient tout seul. L'heure venue, il se rend à l'église, mais, comme il va commencer le sermon, un inconnu se met à crier : « Les Égyptiens, les Égyptiens ! Au voleur ! au voleur ! ». Aussitôt, tous les assistants de s'enfuir au hasard,

réalisant à la lettre le songe prophétique. Heureusement ils se ressaisirent. A la réflexion, ils eurent honte de leur fuite irraisonnée et, le soir, ils se rangeaient, plus pressés que jamais, au pied de la chaire.

La réputation du Père Mau-noir comme catéchiste était désormais consacrée. « Aussi faut-il avouer, dit le Père Boschet, qu'il avoit un talent rare



rare d'enseigner la doctrine chrétienne ». Comme le fera plus tard saint Jean-Marie Vianney, il éclairait les simples et touchait les savants par le même discours. C'est qu'« il « expliquoit les mystères et les vérités de la religion avec « une netteté qui les rendoit sensibles aux plus grossiers et « dans un ordre qui les leur faisoit retenir. Il assaisonnait « ses instructions d'un sel et d'une vivacité propres à ré- « veiller l'auditeur. Ce n'étoit pas une doctrine sèche et « stérile ; en éclairant l'esprit, il touchoit le cœur ».

L'ardeur avec laquelle il se dépensait dans ces fonctions nouvelles pour lui, ne refroidissait en rien son zèle de professeur. Il donnait à sa classe tout le temps 'qu'il lui devait et « avoit soin de ses écoliers comme s'il n'eût été « chargé que de leur éducation ». Peu à peu il abusa de ses forces. Pendant ses deux premières années à Quimper, il avait régenté la cinquième, puis la quatrième ; en 1632, il suivit ses élèves en troisième. Mais, en même temps qu'il montait à cette chaire « supérieure de grammaire », il perdait son recteur, le P. Brossault, son ancien maître des novices, qui le connaissait bien et savait sans doute modérer l'excès de son abnégation pratique ; le nouveau supérieur du collège, le R. P. André du Bar, lui laissa peut-être davantage la bride sur le cou... Bref, à la fin de l'année scolaire, le Père Julien était réduit à un tel état de fatigue qu'il fallait le changer de milieu.

On l'envoya à Tours, dans une communauté peu nombreuse, chargée de mettre en train un collège en formation. La classe de troisième qui lui était assignée ne lui demanderait que peu de travail : elle ne comptait qu'une quarantaine d'enfants et, l'année précédente, il l'avait enseignée. De plus, la surveillance était relativement facile, si du moins il faut en croire sur parole le Père Boschet, quand il attribue aux enfants de Touraine « un naturel aussi doux que l'air qu'on respire » en leur pays. Le point difficile était de vaincre leur paresse. Il paraît pourtant que le Père Maunoir « vint à bout de les rendre studieux ». Bientôt, ses forces rétablies lui permirent d'entreprendre quelques catéchismes dans une des paroisses de Tours. Il se mit en outre à instruire de pauvres ignorants à l'hôpital, dans la prison et dans les quartiers populeux de la ville.

Après un an, il recevait de nouveau l'ordre de changer de collège. Cette fois, il devait se rendre à Bourges, pour y étudier la théologie et se préparer immédiatement au sacerdoce. La perspective de se trouver, à ce moment si important de sa vie religieuse, sous la direction du célèbre Père Louis Lallemant dut accroître son bonheur d'obéir. Il savait la haute réputation de science théologique, ascétique et mystique dont jouissait ce Père auprès de tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'avoir pour maître, soit au noviciat de Rouen, comme jadis le Frère Isaac Jogues, ou

pendant la deuxième probation, comme naguère le Père Jean Rigoleuc. Par eux et par d'autres, Maunoir avait certainement entendu faire son éloge. Il dut aussi apprendre avec joie, lui le client très reconnaissant de saint Joseph, que son nouveau Recteur était un propagateur fervent de cette dévotion et que, par elle, il obtenait tout ce qu'il demandait. Si peu de temps qu'il dût jouir des conseils d'un tel homme, c'était une grâce de plus, et bien précieuse.

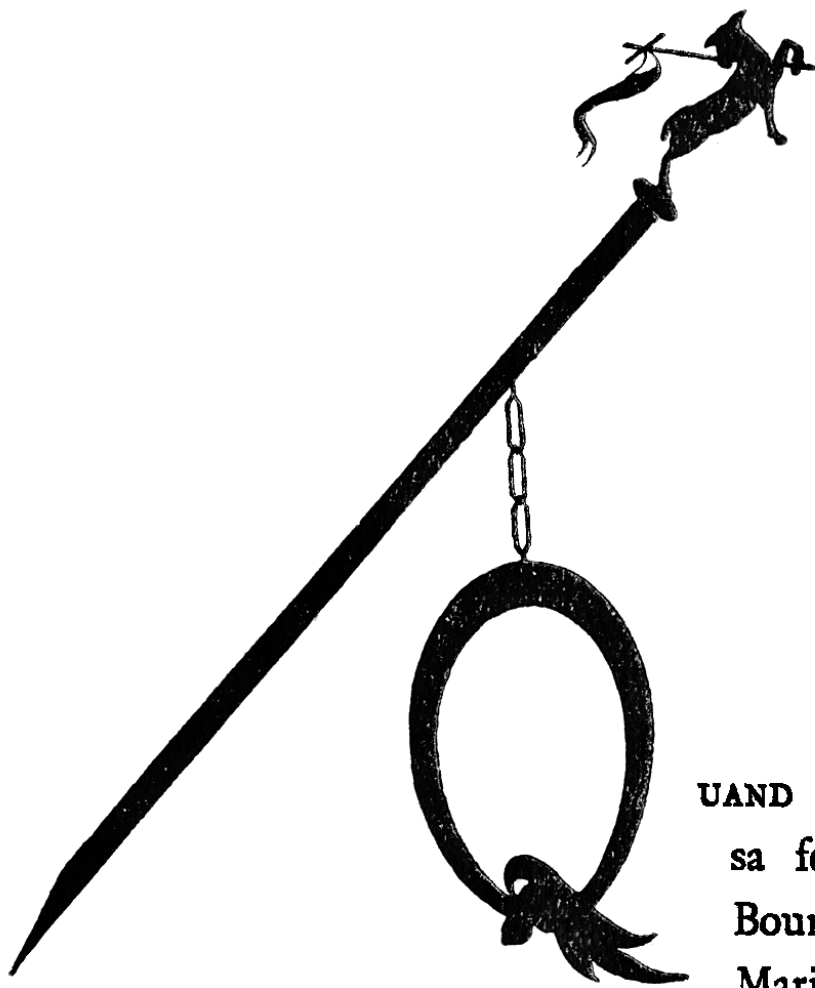


IV

LES PRÉMICES SACERDOTALES

« Celui que Dieu destine aux autels ne doit penser qu'aux choses divines... »

(Vén. Julien MAUVOIR.)



Bourges

QUAND le Père Maunoir reçut sa feuille de route pour Bourges, le collège Sainte-Marie, honoré de la protection d'Henri II de Bourbon-Condé, venait justement d'être accru d'une faculté de théologie et, pour immortaliser ce nouveau bienfait, on avait imaginé de surmonter le portail de cette inscription :

Collegium Sanctæ Mariæ munificentia Serenissimi Proto-Principis Henrici Condaeï scholis theologicis auctum.

Une preuve de confiance donnée aux Pères par « Monsieur le Prince » ne contribuait pas médiocrement à rehausser le prestige de l'établissement. Le jeune duc d'Enghien, le futur vainqueur de Rocroi, y suivait les cours depuis plusieurs années, sans rien d'ailleurs qui le distinguât de ses compagnons qu'une petite estrade sur laquelle il était assis en

classe. Pour tout le reste, son père, qui l'élevait avec une grande sévérité, « ne vouloit pas, dit Pierre Lenet, que ceux « qui jouoient avec lui ou qui disputoient... lui cédassent « aucune chose... »

Au moment où Julien Maunoir, à vingt-huit ans, abordait la théologie, « Monsieur le Duc » étudiait déjà en philosophie, bien qu'il n'eût encore que treize ans. On ne l'avait pas, il est vrai, laissé longtemps en friche durant ses premières années : avant cinq ans, il avait reçu de deux Jésuites ses premières leçons ! Cet élève si précoce et si bien doué travaillait avec tant d'application et de succès que ses maîtres décidèrent de lui faire soutenir publiquement, à la fin de l'année, ses thèses *De Universa Philosophia*. Cette solennité scolastique réunit de nombreux invités, sans compter le personnel entier du collège. Le Père Maunoir fut donc au nombre des spectateurs. M. le Prince présidait, cela va sans dire, une séance dont son fils faisait les frais. Mais le Père Lallemand n'était plus là pour lui témoigner la reconnaissance de la Compagnie. Il était mort au printemps précédent, le jour même du jeudi saint. On a retrouvé une lettre du Père Gérard Pelletier, précepteur du duc d'Enghien, qui, à la date du mercredi saint 4 avril 1635, écrivait à Monsieur le Prince : « Nostre bon Père Recteur a reçu « l'extrême-onction et a témoigné qu'estant au séjour de la « gloire du Paradis, il rendroit de signalés services à Vostre

« Altesse... Si Dieu en dispose nous y perdrons beaucoup, car
« sa vertu et sa sainteté avaient mis le collège en une grande
« paix ; j'espère qu'il nous impétrera beaucoup de grâces et
« nous rendra d'aussi bons offices dans le ciel qu'il nous a fait
« de service sur terre ! » Aucun des religieux de Sainte-Marie
n'était plus capable que le Père Maunoir d'apprécier la direc-
tion du Père Louis Lallemant ; nul ne dut ressentir autant
que lui la perte que Bourges venait de faire.

Le Père Louis Le Mairat, qui remplaça le recteur défunt, offrait, selon le Père Chérot (1), « un frappant contraste avec
« son prédécesseur. Celui-ci avait été l'homme de la vie
« intérieure et l'âme invisible de sa communauté. Celui-là
« fut l'homme du gouvernement extérieur et de la parole
« publique ».

Cependant le Père Julien apportait à sa théologie toute l'ardeur scolastique de ses années de La Flèche. Ses succès n'y étaient pas moindres et même il nous est plus facile de les constater, car tous ses travaux, imprimés ou manuscrits, dénotent une science solide et une connaissance familière de la sainte Bible, que le commerce habituel peut bien entretenir par la suite, mais qui suppose à l'origine une étude méthodique et approfondie.

(1) Dans ses importantes recherches sur l'éducation du Grand Condé, publiées dans les *Études*, janvier, avril 1894.

Bien loin de le distraire de sa vie spirituelle, les classes, les cercles ou disputes théologiques, la lecture des Saints Pères et des théologiens scolastiques le ramenaient sans cesse à Dieu, car, « si Dieu en est la raison, disait-il, Dieu en est aussi l'objet principal. »

Plus tard, il lui échappera d'avouer un jour à son disciple et ami, M. de Trémaria, que, « depuis le temps de ses études théologiques, Dieu lui avait communiqué un don d'oraison qui le tenoit dans une continuelle union avec Lui ».

Quelles étaient donc ses dispositions à l'égard du sacerdoce qui désormais ne se ferait plus beaucoup attendre et qui était même plus prochain encore qu'il n'osait le croire ? Une page, empruntée à sa biographie de Dom Michel le Nobletz, nous le donne à entendre ; il y retrace la préparation que son héros avait apportée à l'ordination sacerdotale : « Ce jeune théologien se ressouvenant de l'état que les saints personnages des siècles passés avoient fait de la prêtrise, considéroit que saint Augustin, tout grand saint qu'il étoit, refusa tant qu'il put le sacerdoce et ne l'eût jamais pris si l'obéissance ne l'eût contraint de subir cette charge. Il lui vint en mémoire que saint Benoît n'avoit jamais osé accepter dans l'Église de Dieu ce haut degré. Il pensoit attentivement à l'humilité de saint François qui, aiant connu par révélation combien excellente doit être la pureté de l'âme d'un prestre, se contenta d'être diacre le reste

« de sa vie... Il méditoit jour et nuit les sentiments des
« Saints Pères qui ont assuré que cette charge est si pesante
« qu'il n'y a langue qui sçauroit expliquer la rigueur du
« compte qui sera demandé à un prêtre... Cela le faisoit
« entrer en soi-même et appréhender l'approche des saints
« autels. Le sage pilote qui veut monter sur mer s'informe
« des dangers qui s'y rencontrent, lisant dans la carte marine
« les rochers, les bancs de sable et les costes dangereuses,
« les lieux les plus sujets aux tempestes afin de se donner
« de garde... »

Malgré la rareté des notes personnelles qui nous puissent faire connaître l'état d'âme du Père Maunoir à cette époque, il est aisé de voir que tels furent bien aussi ses propres sentiments. « Je tremble, écrit-il, toutes les fois que ma pensée
« se reporte aux saints mystères. Je redoute le jour où il
« me sera donné de les accomplir. O le grand, le terrible
« pouvoir que celui que Dieu donne aux hommes ! Une
« chose cependant m'effraye plus encore, c'est de penser
« qu'un prêtre, un ministre du Seigneur, revêtu d'une si
« haute dignité, exerçant une charge si divine, puisse avoir
« des inclinations basses, des vues tout humaines et des
« affections coupables ! » Cette pensée du sacerdoce prochain ne le quittera plus et servira à le maintenir dans des dispositions de détachement héroïque : « Loin de moi toute
« joie profane et sans fruit, toute conversation inutile, toute

« satisfaction humaine, a-t-il résolu. Celui que Dieu destine
« aux autels ne doit penser qu'aux choses divines. »

Si, pour lui-même, il redoutait les responsabilités de la prêtrise, il se réjouissait de pouvoir bientôt travailler, plus efficacement encore que par le passé, au service du prochain. Durant une retraite, pendant sa seconde année de théologie, il écrit, le septième jour : « Dans ma communion, je sentis
« une ardeur extraordinaire pour le salut des âmes et une
« passion violente de le procurer par toutes sortes de moyens.
« Alors Notre-Seigneur me dit intérieurement : J'ay tra-
« vaillé longtemps pour elles ; j'ay pleuré, j'ay souffert et
« je suis mort pour elles. Ces paroles me touchèrent plus
« que je ne puis le dire et l'ardeur que je sentois auparavant
« s'accrut à tel point que, s'il eust fallu mourir en ce
« moment-là pour sauver une seule âme, je serois mort de
« tout mon cœur. »

Dans son entourage, il se sentait compris car, parmi ses maîtres et ses frères, il trouvait de beaux exemples d'esprit apostolique. L'un de ses professeurs de dogme, le Père Nicolas de Sainte-Geneviève, méditait sans doute le projet de partir pour les missions du Levant où il consacrerait aux insulaires de l'Archipel et aux habitants de Constantinople le reste de sa vie. Au nombre des théologiens, le collège de Bourges compta, à partir de 1636, un jeune scolastique parisien marqué déjà pour le martyre ; ainsi le Père Maunoir,

qui, en philosophie, avait eu le bonheur d'avoir pour condisciple saint Isaac Jogues, fut assez heureux pour suivre quelques cours de théologie en compagnie de saint Gabriel Lalemant (1). Il y fréquenta aussi deux autres Pères qui l'avaient précédé de deux ans et qui occupent une grande place dans l'histoire religieuse du Canada, le Père Paul Ragueneau et le Père René Menard. Peut-être leur influence fut-elle cause d'une nouvelle lutte qui s'engagea dans son cœur entre la Bretagne et la Nouvelle-France ? Pouvait-il encore hésiter ? Si la pensée de secourir les Hurons et les Iroquois lui avait été jadis un très utile stimulant aux œuvres de zèle et à la pratique de l'abnégation totale, Dieu n'avait-il pas parlé depuis ? Pourquoi donc cette mystérieuse vision des quatre évêchés de Basse-Bretagne ? Pourquoi cette inconcevable facilité à maîtriser, en quelques jours à peine, les difficultés de la langue bretonne ? A ces arguments qui nous paraissent décisifs, le démon, pour le troubler, opposait de spécieuses réponses : les travaux, précédemment accomplis aux environs de Quimper et de Douarnenez, justifiaient

(1) Né en 1610, Gabriel Lalemant était plus jeune que le Père Maunoir. Sa faible santé, qui l'avait fait mettre au pensionnat du collège au lieu de le laisser avec les scolastiques étudiants, retarda longtemps son départ pour le Canada (1646). La Vénérable Marie de l'Incarnation, la prieure des Ursulines de Québec, disait de lui que c'était « l'homme le plus faible et le plus délicat qu'on eût pu voir ». Il fut le compagnon de supplice de saint Jean de Brébeuf (1649) et reçut les honneurs de la canonisation en même temps que lui et que saint Isaac Jogues.

amplement la double faveur de Ti Mamm Doué et peut-être la Providence n'avait-elle pas d'autres vues sur son apostolat en Cornouailles. De plus, l'homme apostolique ne doit-il pas imiter le Maître, le bon Pasteur qui laisse tout pour courir à la recherche des brebis les plus exposées ? Or, « le danger des Canadois luy paraissoit plus grand que celuy des Bas-Bretons. »

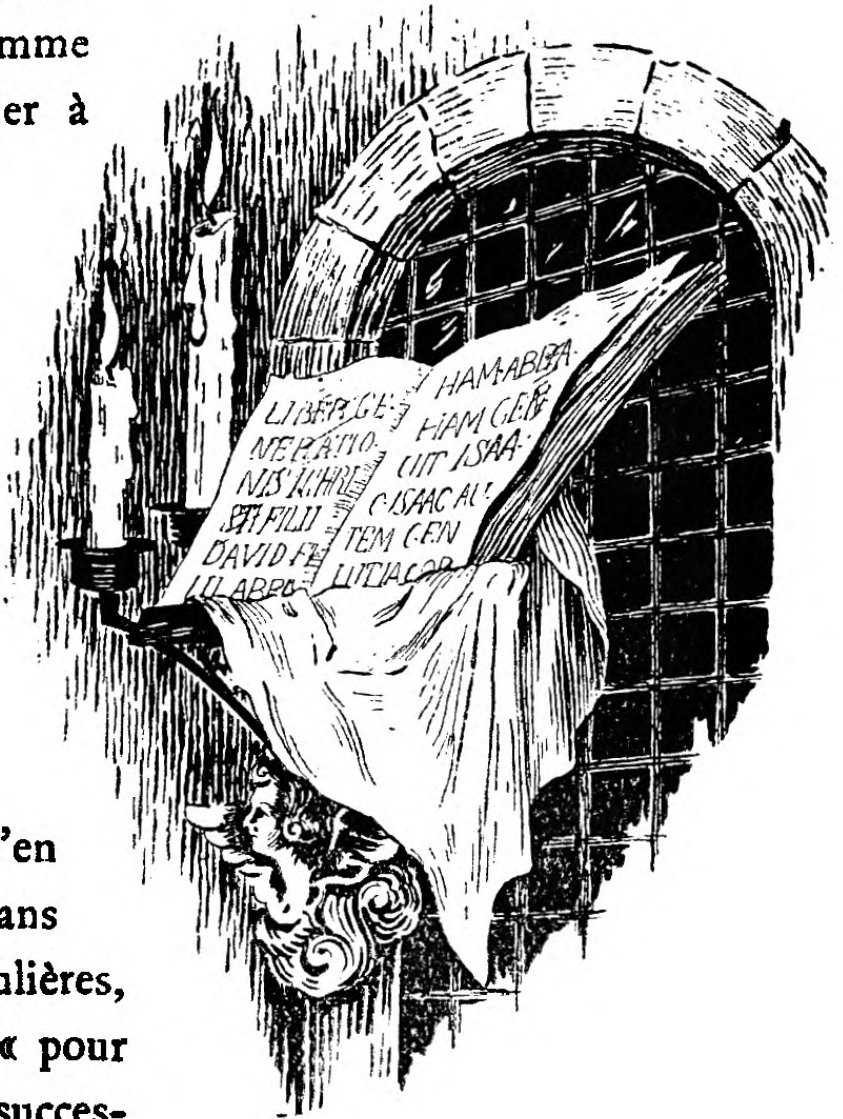
Que de fois, dans ses relations ultérieures, nous relèverons des traces de cette pensée qui l'avait longtemps poursuivi comme une obsession. Il semble se plaire à comparer la détresse de ses auditeurs à celle des pauvres sauvages du Nouveau-Monde et les incommodités de sa vie avec les privations de ses frères, missionnaires au Canada. Ce sera la réponse expérimentale aux objections qui avaient failli le jeter hors de sa véritable vocation.

Les lettres du Père Pierre Bernard arrivaient bien à point pour empêcher le théologien d'oublier la Bretagne.

Mais ce Père était si affectionné au salut des Bretons qu'on pouvait le soupçonner de n'être pas tout à fait impartial. Et puis, si le Père



Maunoir l'admirait comme un saint, il l'aimait comme un ami ; dès lors, céder à ses instances pouvait être l'effet d'un sentiment humain... Le Vénérable Michel le Nobletz, « par une voie surnaturelle », dut connaître ces hésitations, car un ecclésiastique du Conquet, où il se trouvait alors, témoigna depuis qu'en public, aussi bien que dans des conversations particulières, il sollicitait des prières « pour la vocation de son successeur. »



Vers ce temps-là précisément, le Père Maunoir tomba malade. Ce fut d'abord une fièvre violente. Puis un phlegmon se déclara. Ce mal, écrit naïvement le patient lui-même, « étonna le médecin et [le] chirurgien qui attestèrent n'avoir « jamais vu de semblable maladie, quoique le médecin eût

« professé la médecine plusieurs années et régenté au Mont-
« Pellier (*sic*) et que le chirurgien eût exercé la chirurgie à
« l'hôpital de Notre-Dame de Paris l'espace de douze ans. Le
« bras enfla l'espace de neuf jours au bout desquels il devint
« aussi gros que le corps d'un petit enfant ». Puis la gan-
grène s'y mit et « fit un trou sous l'aisselle où la sonde ne
« trouvoit le fond. » (1)

C'était la vigile de Noël. Au malade, la mort désormais certaine apparaissait toute joyeuse comme la fête que l'on préparait ; mais la communauté entière était consternée. Il demanda la communion et il fut convenu qu'elle lui serait apportée à minuit. Alors, croit le P. Boschet, il eut ce songe célèbre, renouvelé de saint François-Xavier et où il vit en raccourci tout son apostolat futur : il portait sur ses épaules un paysan de Cornouailles. Le mirage canadien disparaissait, l'illusion était totalement dissipée. A cette lumière, il reconnut que, si Dieu le voulait missionnaire, c'était la Bretagne et non la Nouvelle-France qui lui serait confiée. Aussi, en présence du Saint Sacrement, il fit vœu, si la santé lui était rendue, d'user ses forces au service spirituel des Bretons, pourvu que le Père Général ratifiât son offrande. Cette promesse, il la confia à la Sainte Vierge,

(1) Vie manuscrite de Dom Michel Le Nobletz, livre II, ch. 16.

aux Anges gardiens de la Bretagne (1), enfin à saint Yves, patron de la province et du collège de Quimper. Puis il communia. Dès son action de grâces, il sentit que la réponse du Ciel était affirmative. Le mal céda aussitôt et si rapide fut la convalescence que les médecins, renonçant à s'en attribuer le mérite, reconnurent l'intervention divine.

A peine guéri, en attendant d'être rendu au pays d'élection qu'il devait évangéliser, il prêcha dans le Berry. Aux bénédictions spirituelles qu'il attira sur cette contrée se joignirent parfois les bienfaits temporels, par exemple, le jour où une procession, improvisée par lui, délivra la campagne des chenilles qui la ravageaient.

A peu de temps de là, il fut ordonné prêtre, cinq mois après sa grande maladie. D'après les usages alors reçus, il n'eût pas dû l'être avant l'année suivante ; mais son cas était si exceptionnel que, par une faveur spéciale, il put, dès le mois de juin, célébrer sa première messe en la fête de la Sainte-Trinité (2) et désormais l'association de ce souvenir

(1) Comme le Bienheureux Père Lefebvre, le Vénérable Père Maunoir utilisait beaucoup dans son apostolat le recours aux anges gardiens des lieux qu'il évangélisait et des âmes qu'il voulait convertir. Nous voyons saint François de Sales recommander la même pratique à un prélat de Bretagne, M. de Revol, évêque de Dol. Le Père Vincent Huby, M. de Kerlivio et d'autres saints personnages de la même époque y étaient aussi très fidèles.

(2) P. X.-A. Séjourné. *Histoire du Vénérable Serviteur de Dieu Julien Maunoir*, t 1, p. 61.

si précieux avec le plus saint de nos mystères resta ineffaçablement gravée dans son cœur. Il témoigne aussi, dans le journal de ses missions, combien il appréciait le bonheur de pouvoir déjà entendre les confessions, alors que ses compagnons d'études moins favorisés n'étaient pas encore prêtres. Il n'avait pas encore tout à fait trente-et-un ans.

Nevers.

Son examen final brillamment passé sur l'ensemble de la philosophie et de la théologie, il fut, non sans quelque surprise, désigné pour le collège de Nevers. A la tête de cette maison, un nouveau recteur était nommé, qui venait précisément de Bourges, où il avait dirigé le pensionnat avec le titre de « principal ». A Tours, puis au collège Sainte-Marie, il avait pu connaître, au moins de réputation, le Père Julien, et il dut se réjouir qu'on lui eût donné un tel professeur d'humanités. Quant au Père Maunoir lui-même, il estimait trop l'œuvre capitale de l'éducation pour regretter le temps qu'il y consacrait. Mais, après son vœu, sa guérison merveilleuse et les autres signes de la volonté divine sur son avenir, ne devait-il pas faire des instances pour retourner à Quimper ? Il dut souffrir d'apprendre que sa présence n'y était pas désirée, sauf par le Père Bernard bien entendu. Mgr Le Prestre, malgré les succès apostoliques de Dom

Michel et du Père Quintin, ne voulait pas de missions et, de son côté, le recteur du collège, qui éprouvait déjà de grandes difficultés à faire vivre son personnel, ne croyait pas qu'en toute hypothèse sa maison pût supporter de nouvelles



charges. Que faire ? Mettre le T. R. P. Général au courant de la situation et attendre en paix la réponse de l'obéissance.

L'épreuve de l'attente se trouvait d'ailleurs fort adoucie par la présence du Père Jean Rigoleuc. Le Père Maunoir, dès son arrivée à Nevers, fut tout heureux de l'y trouver préfet des études. Leurs fonctions les mettaient en rapports continuels et l'ancien professeur d'humanités à Rennes

pouvait utilement conseiller son élève, devenu à son tour maître de la même classe. Depuis son troisième an de probation, fait à Rouen sous le Père Louis Lallemant, le Père Rigoleuc avait encore beaucoup appris de la science des saints et il dut bien en faire part à celui qu'il connaissait depuis tant d'années et qu'il aimait comme un fils et comme un frère. Tous deux étaient animés du même zèle apostolique et ils saisissaient avec bonheur les occasions de travailler directement pour les âmes auprès des congréganistes de la Sainte Vierge dont on leur avait aussi partagé la direction.

Enfin, une lettre de Rome vint annoncer que le Père Maunoir ne resterait pas à Nevers. Dieu le voulait trop évidemment en Bretagne. Le Père Provincial reçut l'ordre de l'y envoyer dès que cette mesure serait possible. Auparavant, il ne restait plus au Père Julien qu'à faire son second noviciat afin d'arriver, complètement formé et libre de toute obligation, sur le terrain de son apostolat futur.

Rouen.

Il quitte donc Nevers au bout d'un an pour aller se mettre à Rouen sous la direction du R. P. René Ayrault (1).

Celui-ci pouvait bien transmettre à ses disciples des tradi-

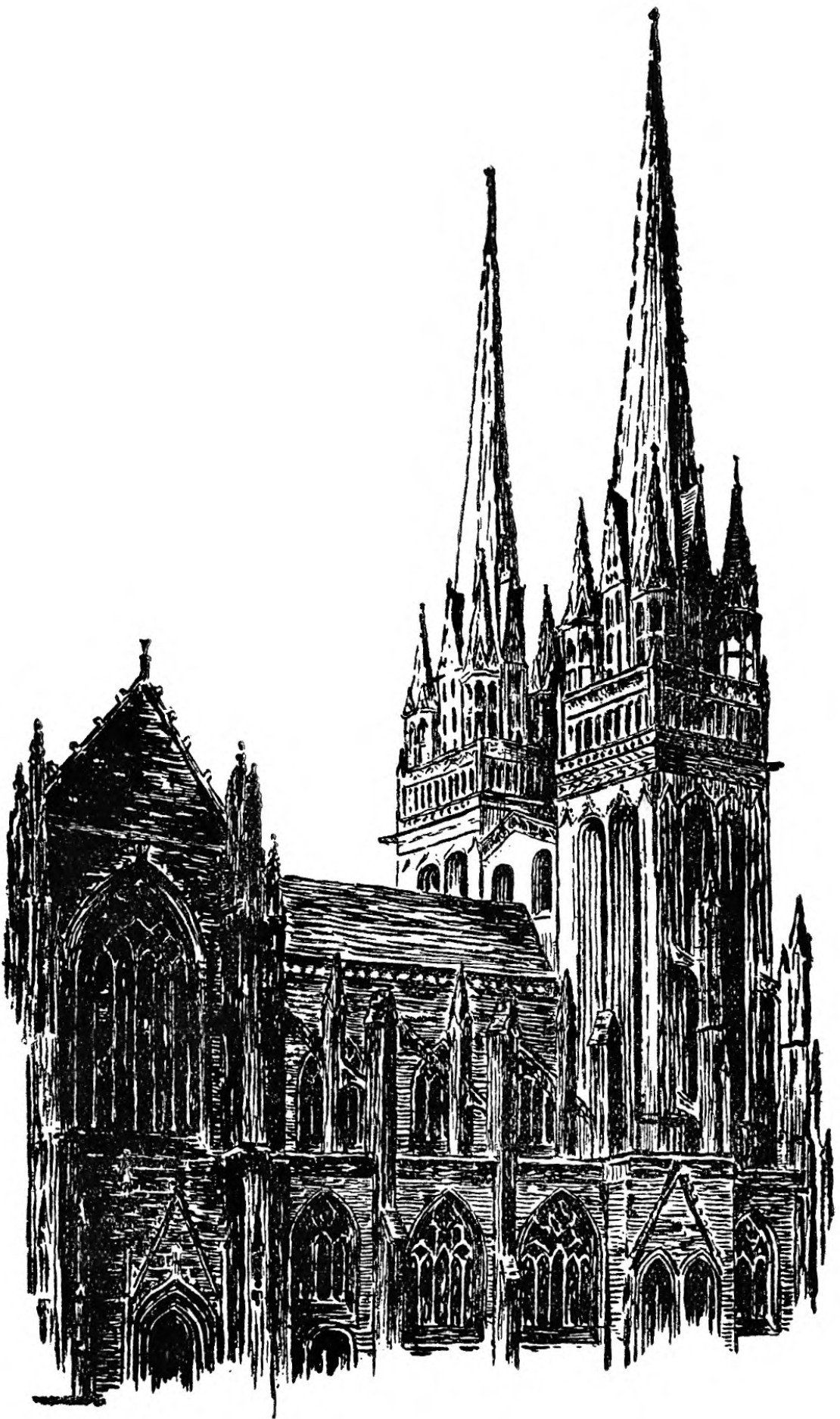
(1) Fils d'un « lieutenant criminel » d'Angers dont le nom est demeuré attaché à l'un des principaux boulevards de cette ville.

tions de sainteté vécue. Au Collège Romain, n'avait-il pas eu saint Louis de Gonzague comme compagnon d'études et saint Robert Bellarmin pour Père spirituel ? Son neveu, le Père Guillaume Ayrault, ajoutait même, dit-on, qu'il avait eu le bonheur de partager pendant assez longtemps la cellule qu'habitait l'angélique patron de la jeunesse et d'admirer de plus près son exquise modestie, sa mortification continuelle et toutes ses héroïques vertus. Louis de Gonzague n'était encore que béatifié et Bellarmin était mort cardinal, il n'y avait pas vingt ans ; mais leur réputation s'étendait à toute l'Église et les « tertiaires » du Père Ayrault ne devaient pas se lasser d'entendre parler d'eux par un témoin immédiat de leur vie. Ils formaient une petite communauté de huit, uniquement adonnés aux études ascétiques et aux exercices spirituels. Aussi ne savons-nous presque rien de précis sur le Père Maunoir à ce moment de son existence. Le Père Le Roux dit bien : « Il fut tout occupé de Dieu ; on ne peut concevoir les douceurs qu'il goûta dans cette solitude, luy qui, dans ses occupations extérieures, estoit si pénétré de dévotion. » Alors, sans doute, il dressa ce programme de mortifications que sa robuste santé ne saurait expliquer toute seule et qui suppose des grâces extraordinaires, comparables à celles des plus grands pénitents. La retraite du « troisième an » n'était pas telle qu'elle ne comportât, à titre d'« expériment »,



quelques excursions apostoliques, rares il est vrai et de peu de durée. C'est ainsi que la Normandie eut en quelque sorte les prémices des prédications du Père Maunoir comme missionnaire. On indique deux localités qui eurent le privilège d'être évangélisées par lui et par son compagnon, le Père Pinette, qui sera plus tard son provincial (1). A Bernay, il eut une grande joie ; par l'intercession des saints anges, il obtint une réconciliation, réputée impossible, entre une mère et son fils à qui elle refusait obstinément de pardonner. Une magnifique procession clôtura la mission. A toutes les confréries de la ville et à un nombreux clergé, elle réunit Franciscains et Bénédictins de Saint-Maur. Le succès en fut

(1) Devenu provincial trenteans plus tard, en 1671, le Père Pinette procura à son ancien compagnon, alors âgé de soixante-cinq ans, l'occasion de donner un exemple héroïque de promptitude dans l'obéissance. Le trait est ainsi rapporté par le Père Boschet : « Son Provincial visitant le collège de Quimper et ayant « peut-estre un peu trop écouté des esprits prévenus contre le Père, crut que, pour « le faire changer sur un point qui faisoit peine à quelques personnes, il falloit le « menacer de le tirer de la Basse-Bretagne, persuadé qu'il avoit de l'attachement à « la vigne qu'il cultivoit depuis si longtemps et avec tant de fruit. Il luy fit donc « cette menace : mais il fut fort surpris de voir le Père, quelques momens après, « entrer dans sa chambre le manteau sur le dos, le bâton à la main, se jeter à ses « genoux et luy demander ses ordres, prest à partir pour se rendre à pied en quelque « endroit du monde qu'il l'envoyast. Tant d'obéissance et de détachement désarma « le Supérieur et le ravit : il releva le Père, et n'estant plus maistre de sa tendresse « il l'embrassa fondant en larmes et le pria de continuer à édifier toute la Breta- « gne. » Le Père Le Roux ajoute : « Le Père Provincial admira cette promptitude, « ce dégagement et cette obéissance, et ne put s'empêcher de publier dans toute la « province la vertu du P. Maunoir qu'il laissa dans son employ », bien loin de l'envoyer à Pontoise comme il l'en avoit menacé.



tel qu'un protestant se convertit à ce spectacle. Bientôt les missions bretonnes profiteront de cette heureuse expérience.

Sans quitter le diocèse de Lisieux, les deux Pères passèrent ensuite à Orbec-en-Auge, où leur première victoire fut la mort résignée et vraiment chrétienne d'un criminel qui avait toujours repoussé le prêtre et le refusait encore quand la potence était déjà dressée. Un orage effroyable qui, dès le début de la mission, terrorisa les habitants, prépara les âmes au repentir et la moisson dépassa les espoirs les plus ambitieux.

Pas plus la vie d'action que la vie de prière ne pouvait faire oublier à l'apôtre les âmes qui l'attendaient au pays d'Arvor. Mais, s'il avait été besoin de les lui rappeler, les lettres du Père Bernard y auraient pourvu. Les nouvelles de Quimper étaient bien tristes : depuis de longs mois la peste désolait la ville. Le Père Maunoir lui-même nous en apprendra les circonstances : « Un certain scélérat ayant lapidé et
« décapité l'image de saint Corentin qui avoit esté mise depuis
« peu à une fontaine qu'on avoit faite au bout de la Rue
« Neuve... ce sacrilège fut suivi tout incontinent d'un fléau
« de la justice divine au mesme lieu où le crime avoit esté
« commis. Une peste extraordinaire moissonna la troisième
« partie de cette ville qui depuis plusieurs années avoit oublié
« les obligations qu'elle avoit à son premier evesque et à
« l'apostre de l'évesché de Cornouailles... Le Révérend Père

« Bernard fut tellement touché de ce forfait impie qu'il
« emporta au collège la teste de cette sainte image qu'il
« révéra jusqu'à la mort d'un respect particulier... »

Le bon Père fit plus encore. Instruit durant son oraison, par une inspiration soudaine, « que dans les calamités publiques Dieu vouloit qu'on réclamast les Patrons des lieux affligés », il alla trouver l'official, M. Kerguelen, et promit que le fléau cesserait si l'on adressait un vœu au saint protecteur de la cité. Heureusement on se rendit à ses raisons. « La ville, dit le Père Boschet, s'acquitta de son vœu à la
« sollicitation du mesme Père. On porta en procession avec
« toute la magnificence et la dévotion convenable... la
« châsse où est enfermé le bras du glorieux Patron de
« Quimper; on la plaça dans la cathédrale au milieu de ce
« grand portail du chœur que la ville a fait bastir exprès... »
Mais déjà ces témoignages de dévotion étaient moins des supplications que des actions de grâces, car, « dès qu'on eût fait le vœu, la peste cessa ».

Nous n'avons aucune peine à croire, avec notre vieil auteur, que « Maunoir fut touché du malheur de la ville de
« Quimper et rendit grâces à Dieu de ce qu'Il avoit eu pitié
« d'elle. Il regardoit ce pais-là comme la vigne qu'il devoit
« cultiver dans peu... »

En effet, au mois d'août de l'an 1640, son second noviciat achevé, il reprenait, après sept ans, le chemin de la

Bretagne (1). La préparation était enfin terminée. L'apôtre pouvait se mettre définitivement à sa besogne. Dieu lui donnerait autant d'années de travail que de vie, plus de quarante-deux ans...

(1) Désormais, tous ses ministères seront réservés à la seule Bretagne. Si, une fois, il donna une mission dans le diocèse du Mans, ce fut à Landivy, dans le département actuel de la Mayenne, tout à la lisière de sa province.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Maison natale de Julien Maunoir.....	6
La mère et l'enfant.....	7
Ancienne église de Saint-Georges.....	13
Blason des Huby.....	35
Crucifix du Vénérable, conservé à Roz-Avel, Quimper.....	39
La Flèche et le collège au xvii ^e siècle.....	42
L'étude.....	45
Le Steir à Quimper.....	56
Résinier, en fer forgé, du musée d'Hennebont (1).....	63
Calvaire breton.....	64
Vannes.....	67
Ploaré, près Douarnenez.....	69
Classe de Jésuites au xvii ^e siècle.....	72
La mort.....	82
Noël.....	83
Bréviaire du Vénérable, conservé à Roz Avel.....	87
Rouen.....	90
Cathédrale de Quimper.....	92
Paysan breton et chasseur iroquois.....	95

(1) D'après une photographie obligeamment communiquée par M. Desjacques, conservateur du musée d'Hennebont.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I. — PRÉPARATION LOINTAINE.	
Le village natal.....	3
Le collège de Rennes.....	15
II. — PRÉPARATION PROCHAINE.	
Le noviciat de Paris.....	29
Le collège de La Flèche.....	40
III. — PREMIERS CONTACTS AVEC LA BASSE-BRETAGNE.	
Quimper.....	51
Premières prédications.....	63
IV. — LES PRÉMIÈRES SACERDOTALES.	
Bourges.....	75
Nevers.....	86
Rouen.....	88
